



THÉÂTRE

Sexe, mensonge et théâtre

Des restes humains non identifiés et la véritable nature de l'amour, une pièce du Canadien Brad Fraser, traduite et mise en scène par André Brassard et mettant en vedette Yves Jacques (ci-contre), constitue, écrit Robert Lévesque, l'une des grandes réussites théâtrales de la saison.
Page C-8

JAZZ

Les 20 ans d'Alligator

Il y a vingt ans, Bruce Iglauer, un jeune Américain de 23 ans, maniaque du blues, décidait de jouer aux dés son héritage de 2500 \$. Iglauer fondait une nouvelle étiquette consacrée exclusivement au blues, *Alligator*, qui regroupe aujourd'hui les noms les plus célèbres du genre.
Page C-6

MUSIQUE

Une grande réussite pour Dutoit

Avec les *Variations Enigma* et l'*Étude symphonique Falstaff*, Charles Dutoit et l'Orchestre symphonique de Montréal rendent compte du caractère énigmatique des oeuvres et signent l'une de leurs plus importantes réussites, soutient Carol Bergeron.
Page C-7

CINÉMA

Oscars : le bal des bonnes causes

Kevin Costner (ci-contre) sera-t-il le grand gagnant des Oscars lundi soir ? Il a tout, analyse Nathalie Petrowski, pour devenir le héros du jour. Il est éminemment moral, dans sa défense des Indiens, dans sa façon aussi de dé-savouer sa patrie pour les injustices commises jadis.
Page C-3

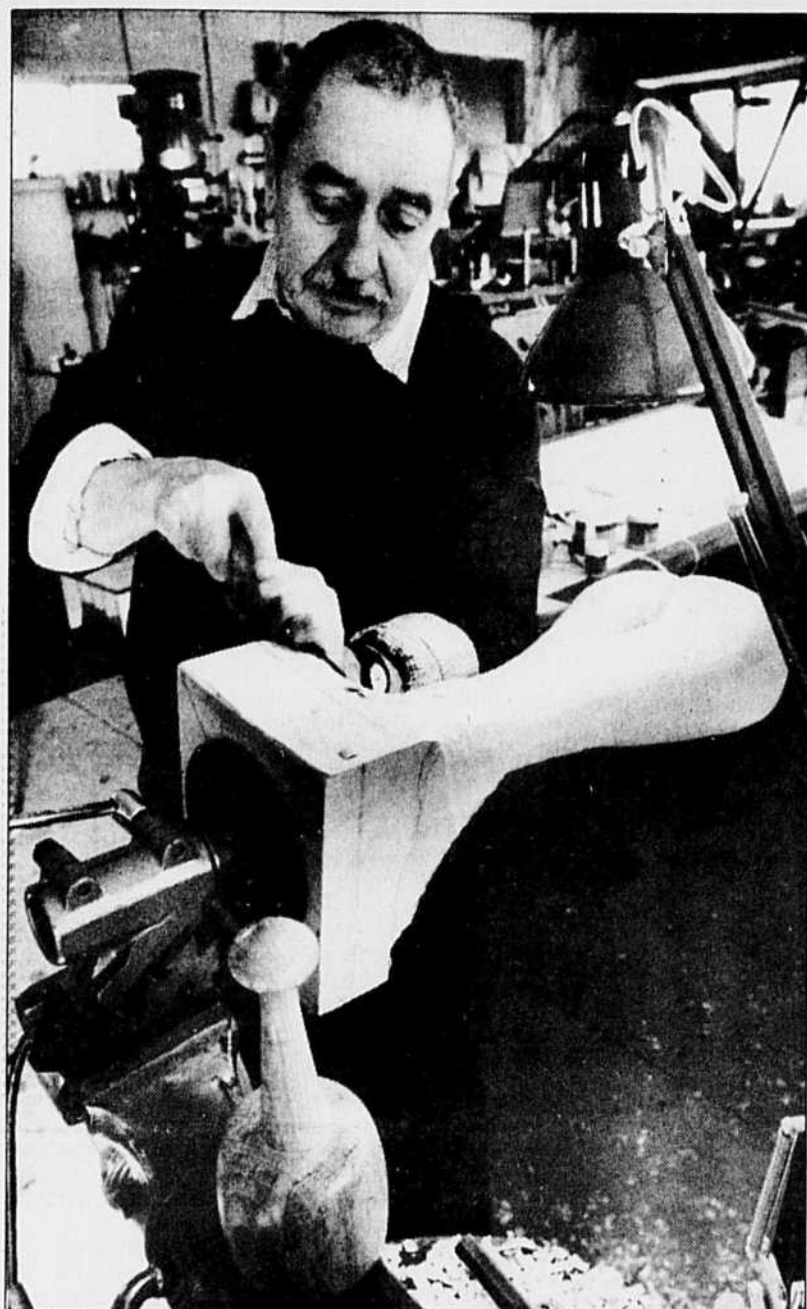


PHOTO JACQUES GRENIER

« Ce sont des sculptures manipulables, non des sculptures finies. Ce sont des instruments capables de permettre aux gens de vivre leur sensualité. »

Un artiste pauvre et amer envers son pays

Claire Gravel

ULYSSE COMTOIS est né en 1931 à Granby. Son père, un « jack of all trades » dit-il, l'emmène visiter des galeries d'art à Montréal. Cet ouvrier n'a pas d'autre ambition que de faire de son fils unique un artiste. Il lui paye des cours privés, où le modèle est l'École de Barbizon. Il lui apprend à se servir des tours mécaniques. L'enfant sculpte des animaux, des sous-marins, des avions, qu'il peint par la suite de la façon la plus réaliste. La sculpture, la peinture, le dessin ont été les jeux du petit garçon solitaire. Très tôt il atteint une maturité plastique qui lui assure sa force et son indépendance.

À 11 ans, Comtois présente sa première exposition solo à l'École du Sacré-Coeur. En 49, il voit dans *Le Clairon* de Saint-Hyacinthe des illustrations d'oeuvres de Mousseau. Il entend parler des Automatistes. Avec Rita Letendre, il part les rejoindre à Montréal. Homme d'action, il prend parti pour Borduas, quitte l'École des Beaux-Arts, est de toutes les expositions d'avant-garde. L'atelier de Jean-Paul Mousseau et celui du poète Claude Gauvreau deviennent les lieux de ralliement de cette 2e vague d'automatistes qui comprend Comtois, Letendre, Gilles Groulx, Jean Brière et Robert Blair.

La position éclectique de Comtois est rare dans notre histoire de l'art. Il refuse catégoriquement l'art public et critique vertement les politiques culturelles gouvernementales. « À la différence de Mousseau, je ne crois pas que le caractère public de certaines oeuvres peut leur donner une moralité particulière, plus élevée qu'un travail individuel en atelier. »

« L'art public véhicule sans doute moins de moralité que les autres, à cause des magouilles. Et puis il faut négocier avec toute sorte de monde et ce genre de surveillance et de contrôle en art, on n'a pas besoin de ça. »

« La Biennale de Venise n'a pas été un moment fort. J'ai compris assez bien que le Canada n'avait jamais été capable de pistonner ses artistes sur la scène internationale. Je n'entretenais pas d'espoirs irrationnels sur les conséquences d'une exposition à Venise. Ça n'a rien changé. Être Prix Borduas en 1978, ça n'a rien changé non plus. Je ne suis pas le seul. Le Canada n'a jamais supporté ses artistes. Il n'apprécie que les artistes qu'il n'est pas obligé de faire vivre, les artistes de familles riches. Les politiques culturelles, c'est de la bureaucratie. Elle ne peut pas créer une culture dans nos bourgeoisies aisées qui les incite à appuyer concrètement les pratiques artistiques. »

Voir page C-2 : Un artiste

Claire Gravel

L'ATELIER d'Ulysse Comtois se trouve à l'orée du village de Sainte-Madeleine. Un gros chat gris ronronne au soleil, gardien des sculptures polychromes qui peuplent la cour de leurs formes pleines de gaieté. Comtois est à l'ouvrage en ce beau samedi de mars et son atelier est encombré de machines si gigantesques qu'on se croirait dans une usine. À travers la fenêtre, je le vois tout à son tableau, le pinceau à la main. Le vieux sage un peu pessimiste sourit.

Tout autour, les tableaux sur toile et sur bois, les sculptures cinétiques ou non, les modelages, les projets s'empilent. 40 ans de travail soutenu, des toiles en chantier aux sculptures couvertes de poussières et partout des gouges, des pinceaux, des palettes où les taches augurent une couleur délicate, des instruments que Comtois ne range jamais parce qu'il les utilise tout le temps, comme en témoignent les peintures, une sur un chevalet, l'autre sur la table, et les

« Au départ je me donne des règlements absolument arbitraires, c'est comme un jeu. Et puis, avec le temps, l'instinct, le goût, l'expérience, quelque chose vient défaire la grille, une image émerge. Il n'y aurait rien à transgresser s'il n'y avait pas au départ des règles absolues. »

blocs de bois vissés dans des étaux qui parsèment le plancher de copeaux encore frais. Dans l'autre atelier au-dessus de la maison où il vit avec la peintre Louise Masson, plusieurs autres tableaux sont en train. Il y a 2 ans, Ulysse Comtois exposait chez Waddington et Gorce des toiles figuratives. Ses nouvelles oeuvres sont abstraites.

« Mon exposition s'appelle *Echos*. Ce sont des échos du passé, des configurations rectangulaires, résurgences de mes tableaux des années 50. Et en même temps, ces tableaux-là sont structurés comme des échos : à l'intérieur, il y a toujours le reflet de la forme extérieure (le cadre). C'est une structure logique. »

« Moi, je m'en tiens aux choses que je connais. Mes figures sont celles de mon entourage. C'est la première étape du réalisme. Les rectangles, dans tous les folklores on trouve les mêmes dessins : il n'y a rien d'inconnu. Les toiles aux petits points colorés sont comme mes constructions modulaires, les colonnes formées de pièces identiques. Ces modules sont comme de la matière vivante au niveau microscopique. À partir des molécules, il y a moyen de construire n'importe quoi : c'est la même chose avec les points. Il y a une constante dans mon oeuvre : c'est la structure modulaire. Regarde ces modelages : ils sont faits avec des boulettes accumulées comme les points dans mes tableaux. J'aime bien la cire. J'aime bien modeler. »

Il me montre quelques tableaux figuratifs récents, avec des silhouettes de corps, le sien ou celui de Louise Masson, des paysages vus de son jar-



PHOTO JACQUES GRENIER

« Je suis revenu à la peinture quand j'ai déménagé ici, à cause de la qualité de la lumière. »

din, des mots pris d'un poème de William C. Williams. La couleur frémit dans ces petites taches. « Ce ne sont pas toujours des points, parfois j'y vais par hachurages ou bien par silhouettes bien délimitées. Si j'augmente les taches, j'arrive à un seul ton continu. C'est une question d'échelle, pas une question d'espèces. Ce n'est pas une peinture différente. C'est une question de degré. »

Des sculptures biscornues sont rangées au fond de l'atelier. « Ce sont des gestes amputés, des formes anthropomorphiques. C'est pas mal gothique comme affaire » dit Comtois rieur. Je m'extasie devant des sculptures des années 60, rondes comme des boules et qui tournent, sur lesquelles il a peint des paysages et des glaciers : « Je ne les ai jamais considérées finies ». Il ne les a jamais exposées.

« Je passe mes journées ici. De temps en temps, quand il fait beau,

je vais me promener à bicyclette au bord du canal Lachine ou du Canal de Chambly. C'est bien agréable la campagne. Mais ce n'est pas un mythe pour moi. Je viens de cette région-ci. J'ai vécu 27 ans à Montréal. Je suis un urbain qui habite une banlieue éloignée. »

« Cette machine-là, c'était à mon père, ça date de 1938. C'est un petit tour. La grosse machine, c'est un autre tour. Là, c'est une scie ronde, là-bas une fraiseuse. Si tu veux faire de l'art cinétique réel, pas pictural à la Vasarely, il faut que tu construis des mécanismes, pis ça prend des machines. C'est avec des machines que l'on construit des machines ». L'oeuvre cinétique d'Ulysse Comtois est connue internationalement. C'est elle qu'il choisira d'exposer lorsqu'il représentera le Canada à la Biennale de Venise en 1968 : une oeuvre résolument d'avant-garde, puisqu'elle engageait la participation active du

spectateur. « Ce sont des sculptures manipulables, non des sculptures finies. Ce sont des instruments capables de permettre aux gens de vivre leur sensualité. Ce n'était pas de la mécanique géométrique bête, ni des oeuvres pour montrer ma virtuosité. »

« Avec ça, j'ai été 10 ans sans peindre, 10 ans à ne faire que de la sculpture. Je suis revenu à la peinture quand j'ai déménagé ici, à cause de la qualité de la lumière. Un petit tableau à points a été le recommencement. Dans mes derniers tableaux, on voit des grilles, un carrelage triangulé par des diagonales où vont se développer des motifs imprévisibles. Au départ je me donne des règlements absolument arbitraires, c'est comme un jeu. Et puis, avec le temps, l'instinct, le goût, l'expérience, quelque chose vient défaire la grille, une image émerge. Il n'y a-

Voir page C-2 : Comtois

OPTION QUÉBEC
RENÉ LÉVESQUE



OPTION QUÉBEC
RENÉ LÉVESQUE



24,95\$

OPTION QUÉBEC RENÉ LÉVESQUE

Avec *Option Québec*, en 1968, René Lévesque livrait sa vision de la question nationale. Plus de vingt ans plus tard, l'oeuvre s'avère le testament politique de ce grand homme. Un texte d'accompagnement du politologue André Bernard raconte l'histoire de l'option souveraineté-association.

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

CINÉMA

Raffinement, grâce et magie

Mr and Mrs Bridge

Réalisateur : James Ivory. Scénario : Ruth Prawer Jhabvala d'après les romans de Evan S. Connel *Mrs Bridge* et *Mr Bridge*. Avec Paul Newman, Joanne Woodward, Sandra McClain, Margaret Welsh, John Bell, Kyra Sedgwick, Simon Callow. Images : Tony Pierce-Roberts. Musique : Richard Robbins. (États-Unis 1990). En v.o. anglaise à l'Égyptien. En v. française au Crémazie. 125 min.

Odile Tremblay

LE BEAU FILM sensible et subtil que voilà ! Ici, pas vraiment d'intrigue ni de grands sentiments. Juste une caméra à la poursuite d'un regard, d'un mouvement d'exaspération, d'un moment de douceur, et des personnages gauches et touchants qui nous emportent au fil de leur vie sans histoire. *Mr and Mrs Bridge* est signé James Ivory et il met en scène un des couples mythiques du 7e art, époux dans la vie comme dans ce film : Paul Newman et Joanne Woodward. Précisons-le tout de suite : le duo est fabuleux ; lui de pudeur engoncée, elle, de tendresse inexprimée, de craintes qui crèvent comme des bulles à fleur de peau. Ce rôle de Mrs Bridge vaut à Joanne Woodward d'être en nomination pour l'Oscar de la meilleure actrice. À surveiller !

De James Ivory, le réalisateur de *A room with a view* on reconnaît les atmosphères intimistes faites d'éclairages tamisés, de silences, de demi-tons. *Mr and Mrs Bridge* est un de ces films à l'écoute du sous-entendu qui suggèrent les émotions, courtisent la nuance, n'imposent rien, mais commandent une très délicate lecture psychologique des personnages. Le film puise à ce raffinement sa grâce et sa magie. Comme quoi le cinéma américain peut à l'occasion troquer ses gros sabots contre des chaussons de ballerines.



PHOTO MIKKI ANSIN

Paul Newman partage la vedette avec Joanne Woodward dans *Mr. et Mrs. Bridges*.

Ceux qui, comme moi, ont lu les merveilleux romans de Evan S. Connel *Mrs Bridge* et *Mr Bridge* regretteront peut-être les mille petites capsules de vie quotidienne qui, épinglées dans l'oeuvre littéraire, conféraient tout leur sel aux personnages. Tant de séquences auraient hélas rendu le film interminable. La scénariste dut couper dans l'oeuvre de Connel, sacrifiant des thèmes (les

rapports père-fils par exemple ou l'antisémitisme de Mr Bridge). En cours d'opération, l'humour grinçant disparaît, mais l'ensemble y gagne un velours, une tendresse. Tel qu'il est, le film d'Ivory n'en demeure pas moins adorable.

L'action se déroule à Kansas City, au cours des années 30 que la guerre viendra secouer. C'est toute une épo-

que de tartufferie protestante dans une Amérique repue et satisfaite qui renait ici. Walter Bridge est un avocat rigide et renfermé qui se croit vertueux, s'analyse mal, se trouble à la vue de ses filles déjà femmes, refoules les émotions qui l'envahissent. Il habite avec sa femme India et leurs trois enfants une superbe maison de banlieue. Entre ses cours de peinture, ses obligations mondaines et ses réunions amicales, la douce épouse bourgeoise occupe ses jours tant bien que mal, s'étiole à rêver de romanesque, d'humour, d'amour. Ses enfants lui échappent. Ruth et Caroline se préparent à s'envoler du toit familial. Entre elle et son fils Douglas, le courant n'a jamais passé.

À travers les crises de la vie, un voyage en Europe, le petit bonheur prudent de tous les jours, *Mr and Mrs Bridge* pose un regard quasi indiscret sur ce couple d'Américains moyens sans grande envergure qui n'arrive plus à se rejoindre vraiment, mais dérive chacun de son côté. Paul Newman, raide comme dans un corset, interprète un Walter Bridge rempli de principes et de préjugés qui s'illumine soudain d'éclats de tendresse presque incongrus. Le personnage lui va comme un gant. Quant à Joanne Woodward, elle ne joue pas mais se laisse littéralement habiter par son rôle. L'actrice a des moments de candeur, de gêne rétractée, des petits chagrins éperdus et troublants d'intériorité qui touchent au coeur.

Tout dans ce beau film nous atteint, nous émeut. James Ivory a ciselé, à poli chaque élément de *Mr and Mrs Bridge* : le jeu de ses comédiens, la musique, l'éclairage, la photographie, créant un climat de tensions sourdes où le bonheur et les regrets s'affrontent au quotidien. Cette chronique fine, drôle et mélancolique ne colle pas au passé mais parle d'une époque qui pourrait être la nôtre. À voir.

A L'AFFICHE

CARTE VERTE

■ Comédie sentimentale écrite, réalisée et produite par Peter Weir. Avec Gérard Depardieu, Andie MacDowell et Bebe Neuwirth.

Parce qu'elle veut louer un appartement de rêve dans une maison où l'on n'accepte que des couples mariés, Bronte Parrish accepte de contracter un mariage blanc avec un musicien français, Georges Faure, qui se sert de cet expédient pour obtenir l'autorisation de travailler aux États-Unis. Chacun vit de son côté jusqu'au jour où le service d'immigration annonce son intention d'envoyer sur leur cas.

SHIPWRECKED

■ Drame d'aventures réalisé par Nils Gaup. Avec Stian Smedstad et Gabriel Byrne.

En 1859, pour éviter la saisie de la ferme familiale, le jeune Hakon s'engage comme mousse à bord d'un voilier. Le navire fait escale en Angleterre avant de cingler vers l'Australie et les Indes, prenant à bord un officier de la marine britannique, le lieutenant Howell. Au cours du voyage, le commandant du voilier meurt empoisonné par Howell qui est en fait un flibustier recherché appelé Merrick. Entre Sidney et Calcutta, le navire frappe une tempête et Hakon se retrouve seul sur une île déserte où il trouve dans une grotte un trésor caché par Merrick.

LE SILENCE DES AGNEAUX

■ Drame policier réalisé par Jonathan Demme. Avec Jodie Foster, Anthony Hopkins, Scott Glenn et Ted Levine.

Le FBI est à la recherche d'un fou meurtrier qui s'attaque à des jeunes femmes dont il enlève des pans de peau après les avoir tuées. Pour obtenir des renseignements particuliers sur la personnalité de cet inconnu dangereux, un des enquêteurs songe à consulter un psychiatre, le docteur Lecter, lui-même enfermé pour des crimes abominables, par

l'intermédiaire d'une stagiaire, Clarice Starling.

URANUS

■ Drame de moeurs produit et réalisé par Claude Berri. Avec Philippe Noiret, Gérard Depardieu, Michel Blanc, Jean-Pierre Marielle, Danièle Lebrun, Florence Darel, Fabrice Luchini, Jacques Pré vost, Michel Galabru.

Voisins par la force des circonstances, le professeur Watrin et l'ingénieur Archambaud échangent des impressions sur le comportement de leurs concitoyens d'une petite ville de France peu après la guerre. Les communistes tiennent le haut du pavé et font la chasse aux anciens collaborateurs de l'occupant allemand.

LA DISCRÈTE

■ Comédie de moeurs réalisée par Christian Vincent. Avec Fabrice Luchini, Judith Henry et Maurice Garrel.

Ayant été plaqué par son amie, Antoine, un écrivain vivant de menus travaux, accepte pour se venger de la gent féminine la proposition de Jean, un ami libraire et éditeur. Il doit séduire une femme recrutée par le biais d'une offre d'emploi, se faire aimer par celle-ci, puis l'abandonner brutalement ; les détails de cette relation étant consignés dans un journal intime qui sera publié ultérieurement.

LOVE-MOI

■ Drame social écrit et réalisé par Marcel Simard. Avec Germain Houde, Paule Baillargeon, Mario St-Amand, Yvon Roy et Lucie Laurier.

Charles a obtenu des fonds pour monter une pièce de théâtre créée collectivement avec six jeunes délinquants. Le scénario prend forme à partir de leur vécu quotidien qui est constitué de trafic et de consommation de drogues, de prostitution, d'agressions et de violences diverses.

◆ Un artiste

ques. Une culture ça vient du fond. Ça vient pas d'en haut. La culture de fond canadienne est puritaine ; nos élites canadiennes-françaises, alliées aux anglos-saxons par la force économique des choses, sont devenues tout aussi putitaines, hostiles aux arts, sinon indifférentes. Les collectionneurs actifs ne sont pas assez

nombreux. Moi je n'en ai pas. Les deux dernières années j'ai fait 4000 \$ de mes ventes de tableaux. À 60 ans, je suis plus pauvre que je n'ai jamais été. Avant, j'avais une job, je travaillais pour un salaire, j'ai financé moi-même tout mon travail.

Depuis qu'il n'enseigne plus, les rentrées d'argent se font rares. L'an dernier, à la dernière extrémité, Comtois a demandé une bourse au

Conseil des Arts, qui n'a pas été renouvelée cette année. Il a souvent pensé à s'exiler. Il était d'ailleurs parti en Europe dans les années 60.

« Je me serais installé en Italie. Je suis revenu ici parce que j'avais des projets qui exigeaient des moyens techniques importants. Pour les financer, en Europe, il ne fallait pas y penser. Je voulais faire de la sculpture cinétique. Et il y a ici quelque chose de plus facile que n'importe où ailleurs : c'est le crédit. Tu t'endentes mais tu fonctionnes. Je me proposais de retourner en Europe. Mais je me suis retrouvé impliqué dans le renouvellement de l'enseignement des arts et je suis resté. Maintenant je n'ai plus les moyens financiers de partir ».

« Mon message aux jeunes artistes c'est : Crissez-le camp ! ».

◆ Comtois

rait rien à transgresser s'il n'y avait pas au départ des règles absolues ».

À côté de ces peintures très abstraites, une sculpture de bois, bassin et jambes de femmes, semble presque baroque. « Ce n'est pas terminé, dit Comtois. Il y a là des allusions au maniérisme ainsi qu'au style hiératique égyptien ou grec. On sent encore le bloc de bois ». Ulysse Comtois est décidément inclassable.

« Mon idéologie de l'art, c'est qu'il n'y a pas de catégories telles que « art abstrait » ou « art figuratif ». Ce ne sont pas des domaines mutuellement en rupture. Au contraire, ils sont un seul domaine continu. C'est une question de degré, non d'espèces. Il y a des oeuvres qui sont plus ou moins abstraites, c'est tout ».

« Le même artiste peut vivre, parcourir l'étendue des arts visuels sans contradictions internes. Je ne vois pas pourquoi quelqu'un qui trouve intéressant de peindre n'est pas capable d'utiliser une caméra et les au-

tres technologies intermédiaires. Cela fait partie du domaine naturel de la discipline et les artistes les plus développés sont capables de faire tout ça ».

« On m'a dit souvent que j'étais un éclectique et c'était péjoratif. Ça sonnait comme une accusation. Par contre, je vois des gens qui répètent le même truc depuis deux générations et je ne trouve pas qu'ils soient en position pour critiquer qui que ce soit. Comme Kellogg qui n'a pas changé le style de ses boîtes, il y a des artistes qui n'ont rien changé dans leurs tableaux depuis 40 ans ».

« Ça m'a jamais dérangé que l'on me dise éclectique. J'ai été embarqué là-dedans si jeune, ça fait si longtemps maintenant que je peins, que je sculpte, que je dessine... À 20 ans, j'étais déjà plein d'arrogance, j'étais sûr de moi, sûr de mon jugement, de mon métier. Je sais que ce que je fais est difficile d'accès, mais pas impossible d'accès ».

« Dans le milieu des arts, le travail cinétique a été considéré comme un travail de *freak*. Les sculptures polychromes et les tableaux à points des années 70, tout le monde n'aimait pas ça. Et bien, j'en ai fait pendant une douzaine d'années de ces tableaux-là. Que les gens aiment ça ou non, ce n'est pas ça qui me fait travailler ».

« Pour moi, ce sont toujours les mêmes problèmes qu'il y a derrière tout ça. Et ils exigent d'être attaqués sous différents angles, différents points de vue, différents outillages intellectuels. Il faut attaquer systématiquement un problème de diverses façons, avec la peinture, avec la sculpture ».

« Pour moi, la théorie est fondamentale. Quelqu'un qui réfléchit doit avoir une théorie de son action. Or, aujourd'hui, au Québec dans le discours sur l'art, il y a des gens qui parlent d'un paquet d'affaires qu'ils ne

comprennent pas et qu'ils ne connaissent pas. C'est du verbiage, un assemblage de mots à la mode pseudo-scientifique, pseudo-théorique, c'est bidon. Ils ramassent les idées toutes faites, mais il n'y a rien qui les intéresse assez pour aller au fond ».

« Il y a deux ans, je n'étais pas satisfait de la « dramaturgie » entre les figures dans mes tableaux et c'est alors que je suis allé vers les formes abstraites. Il y avait des charpentiers géométriques qui avaient tendance à réapparaître dans mon travail figuratif les derniers temps ».

« Pour moi, les personnages ne sont pas des tâches de peinture. Si on se donne la peine de mettre un personnage, c'est qu'il y a une connexion avec la psychologie réelle du vrai monde. Je ne veux pas faire des personnages qui essaient de se faire passer pour abstraits. Et si ce n'est pas clair, j'essaie d'éliminer les ambiguïtés de ce sens-là ».

« Vu que la psychologie des personnages que je souhaitais me semblait problématique, et que je ne pouvais pas résoudre ces problèmes d'ordre social, philosophique et psychologique dans des délais fixés d'avance et que j'avais envie de faire mon exposition et de peindre, je suis allé vers ces figures géométriques qui étaient réapparues. Ça m'a remémoré des séries de tableaux assez géométriques de la fin des années 50 que je n'avais pas radicalisés. Je n'étais pas allé dans tous les recoins expérimentaux et j'ai décidé de reprendre ça ».

« Ce sont de vieux problèmes que je sors des tiroirs. C'est peut-être une question d'âge. À un moment donné, de nouveaux problèmes on n'en rencontre plus. Mais les vieux problèmes qui sont toujours là on les reprends inlassablement. C'est déjà pas mal de s'être rendu à 60 ans. Il faut être coriace ».

CONCERTS VITRAUX

Tafelmusik

le seul orchestre baroque canadien de réputation internationale

Handel: Water Music
von Bibber: Sonate pour trompette
Buxtehude: Cantate pour soprano
Purcell: Sonate pour trompette
Bach: Cantate pour soprano

Solistes: Suzie Leblanc, soprano
Crispian Steele Perkins, trompette

LUNDI, 8 AVRIL, 20 h.

Billets: \$25 adultes, \$12.50 âge d'or et étudiants (en vente en personne seulement à la Place des Arts)

Renseignements: 487-5190

SALLE REDPATH
3459 McTavish
Campus Université McGill



Université
de Montréal

Un cours qui
s'emporte
en vacances

café

Cours autodidactique de français écrit
Pour améliorer votre français écrit, un cours comprenant exercices, questions, réponses et explications suffisantes pour travailler seul... même en vacances.

Ouvert à tous

Date limite d'inscription:
le 30 avril 1991

Frais d'inscription: 45 \$05
(payable sur réception de la facture seulement)

Renseignements:
(514) 343-7393

Veuillez m'envoyer votre dépliant

Nom/prénom

Adresse

Ville

Code postal

Retourner ce coupon à:
CAFÉ
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec), H3C 3J7

LE DEVOIR

Service de Publicité

842-9645

Le nouvel ensemble moderne

«En résidence» à l'Université de Montréal

Lorraine Vaillancourt
chef d'orchestre et directrice artistique

27 MARS 20 H

SOFIA GUBAIDULINA

Hommage à T. S. Eliot

pour soprano et oboe

Soliste invitée: Pauline Vaillancourt

JONATHAN HARVEY

Bhakti

pour quinze musiciens et bande

Le compositeur sera à la console

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE

220 ave Vincent d'Indy, Outremont

Réservations: 343-5962

BILLETS: 15\$ / 7\$

CIBLMF ET CINÉMA LIBRE PRÉSENTENT

DES LUMIERES

DANS LA GRANDE NOIRCEUR

UN FILM DE SOPHIE BISSONNETTE AVEC LÉA ROBACK

"Vivant et attachant
comme cette femme qui
a participé à toutes les
lutes..."

DU 22 AU 28 MARS
À 19H ET 21H

Prix d'entrée: \$ 5,50.

QUARTIER LATIN

ANDRÉ

Ile

une œuvre chorégraphique de JEAN-PIERRE PERREAULT
musique de Michel Gonneville

CE SOIR ET
DEMAIN 20H

21, 22, 23 et 24 mars 1991 à 20h00

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
(514) 842-2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

Ticketron : (514) 288-2525

ciel 99.5 LE DEVOIR

CINÉMA

Oscars 91: le bal des bonnes causes

Nathalie Petrowski

GANDHI était un homme moral, mince et bronzé. Il était tout ce que les membres de l'Académie voudraient être — La phrase est tirée d'un article de journal publié au début des années 80 alors que *Gandhi*, le film auquel aucun producteur de Hollywood ne croyait, confondit les sceptiques en remportant l'Oscar du meilleur film de l'année. A bien y penser, il n'y avait rien de très surprenant à ce que *Gandhi* gagne. Comme le dit si bien la phrase, Gandhi était l'homme de la situation, un modèle parfait pour les maîtres d'illusions de Hollywood et la meilleure caution morale sur le marché.

Kevin Costner sera-t-il le Gandhi de cette année et le grand gagnant des Oscars lundi soir ? A moins de 48 heures du dénouement, plus besoin de douter. Kevin Costner a tout ce qu'il faut pour devenir le héros du jour ou la star d'un soir. Il est mince, bronzé et éminemment moral dans sa défense des Indiens et son procès contre une Amérique ethnocentriste, fermée et guerrière. Éminemment morale aussi, sa façon de revisiter l'histoire américaine, de secouer les squelettes dans les placards et de désavouer sa propre patrie pour les injustices qu'elle a jadis commises.

Lundi soir sur ABC si tout se déroule tel que prévu par le gars des vues, *Il danse avec les loups* devrait donc normalement triompher, ne serait-ce que par le formidable poids de ses 12 nominations. Rares sont les films qui depuis 25 ans ont récolté autant de nominations aux Oscars. Ce n'est pas pour rien qu'on cite toujours les deux mêmes exemples, soit *Qui a peur de Virginia Woolf ?* qui battait le record en 1965 avec 13 nominations, puis *Reds* en 81 avec 12 nominations.

Entre *Reds* et *Il danse avec les loups*, dix années se sont écoulées; dix années mouvementées, marquées par un boom économique suivi d'un crash boursier, par une flambée inflationniste qui a dégénéré en inquiétante récession et finalement par une illusion de paix et de détente qui a débouché non plus sur la guerre des étoiles mais sur la guerre Nintendo.

Mis en nomination alors que la guerre contre l'Irak battait son plein, le western revisité de Kevin Costner arrive au bout de sa course sur fond de triomphalisme patriotique et tonitruant. En apparence, le moment est mal choisi. En réalité, le moment n'y change rien. Les vénérables membres de l'Académie qui ont choisi le film parmi 231 autres candidats, l'adoraient en partant et ne devraient pas en démordre. C'est du moins ce que prétend Bruce Davis, directeur de l'Academy of Motion Pictures Arts and Sciences, qui regroupe aujourd'hui quelques 4800 membres. « Politiquement le film ne pose aucun problème même si l'on critique un certain régime américain, déclarait-il au téléphone de Los Angeles jeudi dernier. Comme l'action se déroule dans le passé, nous pouvons en toute sécurité regarder le film sans vraiment nous sentir concernés ou alors en nous disant que nous ne répéterons pas les erreurs du passé. Là où les problèmes politiques se posent c'est quand il s'agit d'un film contemporain. Je pense entre autres au film de Spike Lee l'année dernière. On a reproché aux membres de l'Académie d'avoir écarté le film justement pour des



Il danse avec les loups, en nomination pour un Oscar du meilleur film.

Robin Williams et Robert De Niro dans *Awakenings*.

raisons politiques.

Il y a cinq ans, Bruce Davis prétendait que l'électorat de l'Académie était « esthétiquement conservateur et politiquement progressiste. Est-ce encore vrai aujourd'hui ? » Tout à fait, répond le directeur, on a beau dire ce qu'on veut, le fait est que les membres sont beaucoup plus progressistes qu'on ne le pense. Il suffit de voir les lettres de protestations que nous recevons après les Oscars.

Le directeur cite le cas de *Rainman* qui ne fit pas l'unanimité chez les bien-pensants outrés par le langage « ordurier » qui y prévalait. Cette année, *Goodfellas* et *Godfather III*, deux films portant sur le demi-

monde de la mafia, font déjà problème. « Les gens protestent à l'avance dit-il. S'il fallait qu'un de ces deux films gagnent cela voudrait dire que nous sommes pour la glorification de la violence. » Je lui fais remarquer que de l'autre côté des barricades, les gens sont convaincus que malgré leurs qualités cinématographiques évidentes, ces deux films ne peuvent justement pas gagner, parce qu'ils ne font la morale à personne et montrent l'Amérique du fric et de la corruption dans toute sa terrifiante splendeur. Bruce Davis ne sait pas quoi répondre sinon que tout cela est très compliqué et qu'on verra ce qu'on verra lundi soir.

N'empêche qu'il n'y a pas que la morale et son cortège de bonnes cau-

ses qu'on reproche aux membres de l'Académie. En première position du palmarès des doléances, le peu de place accordé aux films indépendants, fait grincer beaucoup de dents. Trop souvent prétend-on, les membres de l'Académie qui pour la plupart travaillent ou ont travaillé dans les grands studios, votent en circuit fermé et au nom de leurs corporations. Les films indépendants produits à New York ou à Baton Rouge sans le concours des studios, n'ont aucune chance non seulement de gagner mais d'être mis en nomination. Cette année des films comme *Grifters*, *Metropolitan*, *Vincent and Theo* étaient systématiquement écartés de la catégorie du meilleur film de l'année. « Foutaise, répond Bruce Davis visiblement exaspéré par un reproche qu'il a trop souvent entendu. Il y avait cette année exactement 231 candidats pour cinq nominations. Beaucoup de films ont été écartés et ce n'étaient pas tous des films indépendants. Quant aux films mentionnés, ils sont tous en nomination dans d'autres catégories comme meilleur scénario ou meilleur acteur, c'est déjà pas si mal. »

Le dernier reproche et non le moindre, vise directement le club des « good old boys » de Hollywood qui aiment leurs femmes devant la caméra et rarement derrière. En 63 ans d'existence, l'Académie n'a mis qu'une seule femme en nomination dans la catégorie du meilleur réalisateur. Il s'agissait de Lina Wertmüller pour *Seven beauties*. Comble de l'insulte cette année, *Awakenings* réalisé par Penny Marshall est en nomination dans les principales catégories, sauf celle du meilleur réalisateur. Bruce Davis ne sait trop quoi répondre. « Il est certain que nous préférons avoir un meilleur dossier à ce chapitre-là. En même temps que voulez-vous c'est un peu le reflet de la situation des femmes dans le cinéma. Elles n'ont pas encore accès aux films à gros budgets. Cela dit, je refuse de croire qu'il y ait le moindre courant anti-féministe chez les membres de l'Académie. »

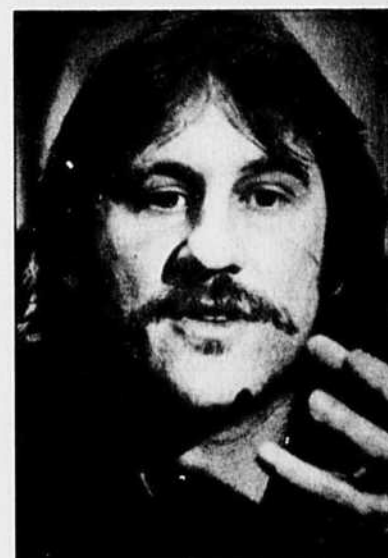
Est-ce à dire que les déclarations fracassantes de Gérard Depardieu (en nomination pour le meilleur acteur) qui s'est bêtement vanté à un journaliste américain d'avoir violé des femmes pendant sa folle jeunesse,

se joueront contre lui lundi soir ? « C'est bête à dire mais on a très peu parlé de l'affaire à Los Angeles. De toutes façons, on se fout bien de la vie privée des acteurs ou de qui que ce soit. On ne récompense pas les gens parce qu'ils ont les bonnes positions politiques et qu'ils vivent selon de bonnes valeurs morales. Ce qui compte avant tout c'est leur travail, leur performance, point. »

Les paris sont donc ouverts même si quoi qu'en pense le directeur de l'Académie, il est à peu près certain que 1991 sera une bonne année pour les Sioux du Dakota. Quant aux arnaqueurs, voleurs et pégreux de tout acabit, c'est pas parce qu'ils sont Américains qu'il faut pour autant leur décerner un Oscar.



Kevin Costner



Gérard Depardieu

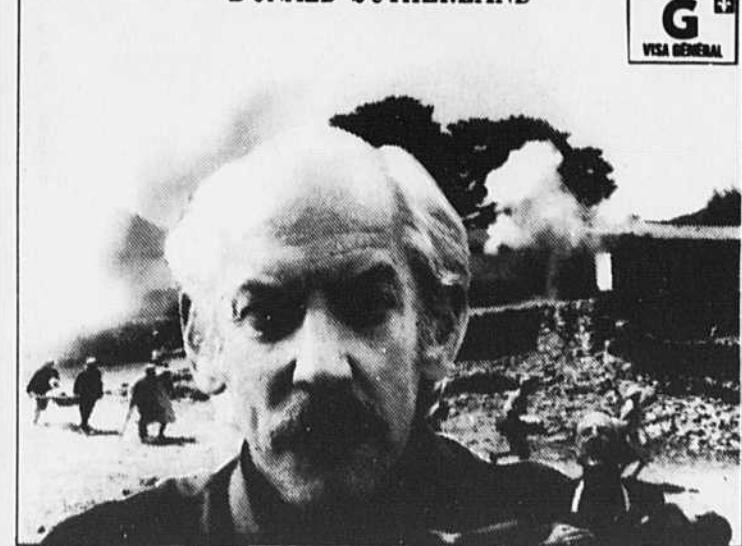
Ray Liotta dans *Goodfellas*.

FAMOUS PLAYERS

le nouveau film de
CLAUDE BERRI
URANUS

«UNE RÉUSSITE REMARQUABLE. UN FILM FASCINANT!»
■ PATRICK WATSON
«Je ne pensais jamais être aussi ému... et que je pleurerai!»
■ JACK MCCLELLAND

DONALD SUTHERLAND

**BETHUNE**

version française

1 30-4 15-8 30-9 30
Tous les soirs 7 10-9 30
sam dim 12 10-2 30
4 50 7 10-9 30
COUCHE TARD sam 11 30

LOVE-MOIEN NOMINATION POUR L'OSCAR
DU MEILLEUR SCÉNARIO ORIGINAL

"UNE SATIRE TRÈS AMUSANTE... ressemble à
Sexe, mensonges et vidéo."
—Caryn James, THE NEW YORK TIMES

"PRESQUE PARFAIT... merveilleusement
drôle et romantique" —Peter Travers, ROLLING STONE

★★★★MERVEILLEUX ET HILARANT"
—Rex Reed, AT THE MOVIES

"UNE CHARMANTE SURPRISE"
—Michael Medved, SNEAK PREVIEWS



Un film de Whit Stillman
Metropolitan

version o. anglaise

LOEWS
954 STE CATHERINE O. 861 7637
1 00-3 00-5 00-7 00-9 15
COUCHE TARD sam 11 30

INFO-FILM 866-0111

11h00 à 22h00

Voilà le CHEF D'OEUVRE ABSOLU
du 42^e Festival de Cannes!

—LE FIGARO

MARCELLO MASTROIANNI
MASSIMO TROISI • MARINA VLADY

SplendorUN FILM DE
ETTORE SCOLA

PRODUIT PAR MARIO & VITTORIO CECCHI GORI ET STUDIO EL
MUSIQUE COMPOSÉE ET DIRIGÉE PAR ARMANDO TROVATIOLI • DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE LUCIANO TOLLI (AIC)

Le PARISIEN
480 STE CATHERINE O. 866 3856
12 10-2 25-4 40-7 05-9 25

CINÉMA

Savoureusement insolite

Mado, poste restante

Écrit et réalisé par Alexandre Adabachian, d'après *Mado* (Éditions Ballard, de Simone Arèse), avec Marianne Groves, Oleg Yankovsky, Isabelle Gélinas, Bernard Frey, Jean-Pierre Daroussin, Olivier Pajot, André Pomarat, Fernand Berset, Elisabeth Rambert, Michel Vinogradoff, Marie Mergey. Image : Levan Paatachvili. Musique : Jean-Louis Valero. France, 1989. 98 minutes. Au Complexe Desjardins.

Francine Laurendeau

C'EST L'HISTOIRE de Mado la postière (Marianne Groves) dans son petit village de Saint-Crépin sur Loue. Mado ne fait pas que distribuer le courrier. Elle raconte aux enfants du catéchisme de jolies histoires pas trop catholiques dont elle est l'héroïne. Elle a comme seule amie la douce Germaine (Isabelle Gélinas), tellement ravissante, tellement adorable, peu importe qu'elle soit la putain du coin.

Mais Mado aspire à l'amour. Elle veut un mari. Ou, à la rigueur, un amant. Justement, voici qu'un étranger s'installe à l'hôtel. Un metteur en scène de cinéma italien. Mais le malheur, c'est que Mado n'est pas belle. Laide ? Non. Ordinaire. Alors, comme d'habitude, c'est sur Germaine que s'attarderont les regards concupiscent de l'homme.

En vérité, il n'y a pas d'histoire de Mado dans le sens classique du terme. Mais une chronique fantaisiste où les rêves de la jeune femme se mêlent à la réalité. Des scènes de la vie quotidienne légèrement décalées, un comique né de l'absurde et du contresens, une atmosphère qui rend la campagne française curieusement dépayssante. Et puis tout à coup, on a la révélation : mais c'est qu'on nage en plein film russe. Ou à tout le moins soviétique. Cette paysanne en fichu, ce libraire qui se plaint de ne pas avoir le moindre kopeck, cette église avec, dans un coin, de flamboyantes icônes...

Alors on interroge le générique. Qui est cet Alexandre Adabachian ? Né à Moscou, en 1945, il a travaillé notamment comme scénariste et comme directeur artistique aux



Marianne Groves dans *Mado, poste restante*.

meilleurs films de Nikita Mikhalkov. Il est comédien aussi. Mais il semble que *Mado, poste restante* soit sa première mise en scène puisqu'en nomination dans la catégorie Meilleur premier film aux derniers Césars.

Son chef opérateur est un Géorgien illustre et le soi-disant réalisateur italien est joué par Oleg Yankovsky, l'interprète d'Andrei Tarkovski. J'ignore ce que tout ce monde faisait en France, mais il en résulte un fort savoureux mélange au ton puissamment insolite.

Mais les filles sont françaises. Marianne Groves est étonnante dans ce personnage complètement nouveau et constamment inattendu. Frondeuse et pudique, jamais ridicule, toujours juste. Isabelle Gélinas joue avec finesse et tendresse un rôle apparemment anodin. Mais je reprends le cahier de presse : françaises, les filles ? Marianne Groves est née à Vancouver et Isabelle Gélinas à Montréal. Décidément insolite cette *Mado*.

« Une des lacunes les plus déplorables du féminisme québécois contemporain est la faiblesse des contacts entre les générations. Nous repartons trop souvent à zéro sans profiter de l'expérience de nos aînées, à la limite sans même connaître leurs luttes, les progrès et écueils encourus. » (Madeleine Parent, Léa Roback, entretiens avec Nicole Lacelle, éditions du remue-ménage)

Des lumières dans la grande noirceur

Écrit et réalisé par Sophie Bissonnette, avec Léa Roback et la participation de Madeleine Parent. Recherche : Lisette Quesnel. Image : Martin Leclerc. Son : Marie-France Delagrave. Montage : Dominique Sciotte. Musique originale : Judith Gruber-Stitzer. Québec, 1991. 90 minutes. Au Quartier Latin.

Francine Laurendeau

VOUS INTÉRESSEZ-VOUS à l'histoire du syndicalisme au Québec ? À celle des groupements politiques de gauche ? À la libération des femmes ? Aux luttes contre l'oppression dupelessiste ? Au progrès social ? Aux mouvements pacifistes ? Immanquablement, au détour d'une recherche, vous rencontrerez le nom de Léa Roback.

Car elle était de tous les combats. Le combat sans cesse recommencé contre l'intolérance et pour la démocratie. Mais j'ai tort de parler d'elle au passé. Hier encore, elle militait pour le droit à l'avortement. Demain, elle manifestera contre les jouets guerriers. Le film de Sophie Bissonnette est dédié à « Léa qui aura 97 ans en l'An 2000 » (allusion à un titre d'Alain Tanner).

On n'en revient pas mais c'est pourtant vrai : cette femme à l'œil clair, aux propos vifs, à l'intelligence précise, est née au début du siècle, en 1903. Son contexte familial est peu

Un film important



PHOTO MARTIN LECLERC

Léa Roback dans *Des lumières dans la grande noirceur*.

banal. Fille d'immigrants juifs polonais, elle est la deuxième de neuf enfants. À la maison, on parle yiddish. Mais à l'école, on étudie en anglais.

Parce que le microcosme canadien-français d'alors est — et sera longtemps — un monde clos et égoïste. La Langue passe par la Foi. On ne peut pas être francophone si on n'est pas catholique. L'Église nous dicte quoi penser et surtout quoi ne pas penser. À l'école, il faut être baptisé et la religion n'impregne pas que les prières mais l'enseignement tout entier.

Heureusement que c'est à Beaufort, près de Québec, que Léa passe son enfance. Les Roback y sont la seule et unique famille juive. Elle apprendra donc tout naturellement le français dans la rue. Plus tard, elle aura la curiosité d'aller voir ailleurs, séjournera à New-York, à Paris, à Barcelone, et surtout passera trois années décisives à Berlin.

Aujourd'hui, on est revenu du marxisme. Mais dans l'Allemagne du début des années trente (l'Allemagne de Hitler qui était aussi celle de Brecht) et de retour ici dans les dures années de la Crise, on peut comprendre que l'engagement communiste soit apparu à Léa Roback comme une réponse à l'injustice sociale.

Bon. Me voilà en train de vous raconter sa vie. Voyez plutôt *Des lumières dans la grande noirceur*, le quatrième long métrage de la documentariste Sophie Bissonnette. Mais il ne s'agit pas simplement d'une entrevue avec Léa Roback. Le propos de la réalisatrice est plus large et la structure de son film plus ouverte.

À travers l'exceptionnel destin de cette femme, se profile celui de toutes les autres. Et rectifie le mythe trop longtemps propagé de la Québécoise rurale, mère de famille nom-

breuse, femme au foyer, être de soumission. Alors qu'en réalité, dans les années trente, plus de 60 % de la population est urbaine et qu'à Montréal les femmes constituent plus du quart de la main d'œuvre des manufactures.

Ce sont ces femmes-là qui, à une époque où le syndicalisme était réprimé par Maurice Duplessis, avaient le courage de se mettre en grève. Cela signifiait tenir tête aux patrons, aux curés qui, dans les églises, tonnaient contre les « unions communistes », entendez les syndicats internationaux non confessionnels. Cela signifiait tenir tête au gouvernement et à sa redoutable police.

Généreusement illustré d'extraits d'archives, le film de Sophie Bissonnette est passionnant. Et important parce qu'il contribue à combler ce vide dont Nicole Lacelle déplorait l'absence.

Un charme mélancolique

Splendor

Écrit et réalisé par Ettore Scola, avec Marcello Mastroianni, Massimo Troisi, Marina Vlady, Paolo Panelli, Pamela Villoresi, Giacomo Piperno, Massimo Bartocini, Mauro Bosco. Image : Luciano Tovoli. Décors : Luciano Ricceri. Costumes : Gabrielle Pescucci. Musique : Armando Trovaioli. Italie-France, 1988. 110 minutes. En version française au Parisien.

Francine Laurendeau

J'AI BEAUCOUP d'affection pour *Ciné-Roman*, de Roger Grenier (Gallimard), qui raconte sur un demi-siècle la vie d'un cinéma de province, le Magic Palace. Chronique amoureuse, familiale, politique, dont les films marquent l'écoulement des rêves et du temps.

Un hommage au cinéma pas seulement mélancolique mais rafraîchissant parce qu'il s'agit du cinéma défendu et pratiqué par ceux qui sont sur la ligne de feu : petit exploitant téméraire, projectionniste cinéphile, public familial. Et je répétais depuis quinze ans que ce roman ne demandait qu'à être adapté à l'écran. Pour quoi pas une adaptation québécoise ?

Inutile de vous dire que j'ai été fort étonnée, au Festival de Cannes 1989, de voir que la même idée, très exactement la même, avait germé en Italie pour s'incarner en deux films curieusement parallèles : *Nuovo Cinema Paradiso*, de Giuseppe Tornatore, et *Splendor*, d'Ettore Scola. Le premier se méritait un Prix spécial du Jury, le second rien.



Marcello Mastroianni dans *Splendor*.

Peut-être fallait-il récompenser le talent d'un nouveau cinéaste — c'était le premier long métrage de Tornatore — dont le film est plus charmeur, plus agaçant que celui de son aîné. Toujours est-il que *Splendor* a souffert de cette concurrence. La preuve, c'est qu'on ne le sort que maintenant, près de deux ans après sa projection cannoise. Scola a tourné entre temps *Che ore a?*

Splendor, c'est donc l'histoire d'une salle de province depuis son inauguration, en 1937, jusqu'à sa fermeture. Le propriétaire (Marcello Mastroianni) en a hérité de son père, montreur ambulant de films, qui projetait Fritz Lang sur la grande place, au son des trompettes de Verdi, tandis que l'écran battait au vent comme une voile.

Les autres officiants du *Splendor*

sont Chantal (Marina Vlady), la belle ouvrière française dont tous les hommes sont amoureux, et Luigi, le projectionniste (Massimo Troisi), qui vit dans un monde magique, très à l'aise avec Veronica Lake, Ursula Andress et Brigitte Bardot, mais qui se dégonfle devant une femme en chair et en os.

Il y a bien sûr les spectateurs. Il y a la réaction du curé : d'abord hostile en chaire le dimanche, il trouvera bientôt le moyen d'ouvrir sa salle paroissiale. Il y a « le » critique. Enfin, il y a le *Splendor* et son toit ouvrant, ses surprises, ses heures de gloire, son lent déclin.

Un peu d'histoire du cinéma aussi. On nous rappellera l'année où les Italiens brillaient à Cannes avec *L'Avventura* et *La Dolce Vita*. Ou cette autre année où on avait organisé au *Splendor* une semaine de films des pays de l'Est, bide mémorable.

Mais surtout, il y a le cinéma spec-

tacle, le cinéma rencontre, le cinéma événement. Aller au cinéma, dit l'un des protagonistes, c'est comme aller à la messe : une cérémonie collective qui offre l'espoir d'une autre vie. S'inscrivant dans la même démarche que Fellini, Scola veut célébrer un lieu que le crétinisme de la télévision (c'est Scola qui parle) est en train de faire tomber dans l'oubli.

Comme dans son film précédent, *La Famille*, le réalisateur a choisi de ne pas illustrer avec réalisme la succession des années et se soucie peu du vieillissement physique de ses acteurs.

Quelques longueurs ne nous sont pas épargnées et la version présentée à Montréal est doublée en français. Mais de jolies inventions, de surprenantes trouvailles et un dénouement délicieusement irréaliste confèrent à *Splendor* son charme nostalgique.

PRIX MICHEL SIMON 1991

(Jeune espoir féminin)

PRIX DU JURY DES JEUNES DU FESTIVAL

"Acteurs à l'écran" de Seine St-Denis 1991

MADO

POSTE RESTANTE

"Extraordinaire de fraîcheur...
Un ravissement impayable..."

— STUDIO

"Un choc semblable
à Bagdad Café..."

— LE FIGARO

"Marianne Groves:
absolument
formidable."

— LIBÉRATION

"Cette Mado
a un sacré
talent!
Un film
épatant!"

— GLAMOUR



UN FILM DE ALEXANDRE ADABACHIAN AVEC MARIANNE GROVES
ISABELLE GÉLINAS, OLEG YANKOVSKY
BERNARD FREY, ANDRÉ POMARAT, FERNAND BERSET ET JEAN-PIERRE DAROUSSIN

LE DEVOIR
MALO FILM DISTRIBUTION
A L'AFFICHE!
DESJARDINS
COMPLEXE DESJARDINS
1:00 - 3:05 - 5:10 - 7:15 - 9:25

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 23 MARS

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIEL MF
PRÉSENTE À 22:00

- sonates pour cordes nos 5-6 (Rossini)
- sérénade op. 44 (Dvorak)
- concerto pour piano no 1 (Rachmaninov)
- quintette pour clarinette op. 34 (Weber)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concert pour mandoline RV 93, 532 et 558 1er mouv. (Vivaldi)
- symphonies nos 23 et 26 (M. Haydn)
- quatuor en ré K. 575 (Mozart)
- symphonie no 8 en si bémol mineur (Schubert)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8421

FAMOUS PLAYERS

LES SECRETS D'UNE VILLE DÉVOILÉS 18 ANS ET PLUS

LES MESSAS SATANAIQUES
LES STUDIOS DE MASSAGE
LES CLUBS PRIVÉS
LES ADORATEURS DE SERPENTS
LES TRAFIQUANTS DE DROGUE
LES DANSEUSES ÉROTIQUES
LES POSSEDES DU VAUDOU
LA PYRAMIDE DE ST-SIMON
LES EXTRA-TERRESTRES DU MONT ST-HILAIRE

MONTREAL INTERDIT

un film de VINCENT CIAMBRONE

Le PARISIEN
800 STE CATHERINE 01 880 3878
1 30 3 30 5 30 7 30 9 30

VERSAILLES
PLACE VERSAILLES 353 7860
Tous les soirs 7 30 9 30
sam dim 1 30 3 30
5 30 7 30 9 30
COUCHE TARD sam 11 30

LAVAL
CENTRE LAM 868 7716
Tous les soirs 7 20 9 40
sam dim 1 00 3 00
5 10 7 30 9 40
COUCHE TARD sam 11 50

Egalement à l'Empire (Joliette)

distribution OPTIMA

CINÉMA

Whit Stillman, le Woody Allen des années 90?

Nathalie Petrowski

AUTANT LE DIRE tout de suite: Whit Stillman n'a rien de Woody Allen. D'abord il est beaucoup plus grand que lui, ne porte pas de lunettes, n'a pas encore perdu ses cheveux et s'habille plutôt classique en blazer bleu et pantalons gris. Et puis Whit Stillman n'est pas un juif de Brooklyn mais un WASP de Manhattan, qui a grandi à Cornwall-on-Hudson avant de déménager à Washington avec papa pour que celui-ci puisse servir sous les administrations démocratiques.

Et pourtant lorsqu'on regarde le premier long métrage de Whit Stillman sur les grandeurs et misères de la jeunesse dorée de Manhattan, film qu'il a intitulé *Metropolitan* parce que *Manhattan* avait déjà servi comme titre, on se dit que Whit Stillman aurait pu être le petit frère de Woody. Comme Woody et comme Rohmer du reste, Whit Stillman a cette faculté incroyable de faire naître des personnages qui n'ont aucun bon sens et qui pourtant portent en eux un univers aussi réel qu'insoupçonné. C'est le cas des personnages de *Metropolitan*, parfaits petits singes de la haute bourgeoisie newyorkaise dont le cinéma n'avait jamais parlé jusqu'à ce jour.

«Vous trouvez vraiment que ces gens-là sont des cons?» demande Whit Stillman au 22ème étage du Quat'Saisons. Je ne veux pas le blesser mais je suis bien obligée de répondre par l'affirmative. Après tout des gens de vingt ans qui passent leurs soirées en tuxedos et en robes de taffetas, qui campent dans les salons bourgeois de leurs parents, qui discutent du sens de la vie en vidant le bar et le frigidaire familial, ne méritent rien de mieux qu'une appellation de petits cons ou de petits morveux, au choix.

«Ce sont vos amis?» demande la journaliste. «Ils l'étaient à une certaine époque, je les ai tous bien connus. Je n'avais pas autant d'argent qu'eux encore que ma famille n'était pas pauvre. Pour être franc, disons que l'intrus du Westside c'est un peu moi. Ce qui me fascinait chez ces gens-là c'est à quel point tout cet argent les rendait malheureux et coupables. Par exemple, je connais un



PHOTO JACQUES GRENIER

Whit Stillman

des fils Rockefeller qui se force à prendre le métro. Comme il est écolo de surcroît, il refuse l'air conditionné l'été et préfère suer comme un cochon, bref il ne profite pas une minute de son héritage».

L'argent est peut-être un sujet délicat chez les riches mais il l'est également pour le réalisateur qui ne tient pas à entrer dans les détails budgétaires de son film. Il y aurait pourtant un avantage indéniable à tabler sur le fait qu'un film sur les riches ait été tourné dans la plus grande pauvreté comme ce fut le cas pour *Metropolitan*. «A quoi ça sert de déprimer le public. Personne de nos jours n'a envie de voir un film qui n'a

rien coûté à produire» répond-il avec ironie.

Quoi qu'il en soit, *Metropolitan* présenté pour la première fois à la Quinzaine à Cannes l'année dernière avant de faire un malheur dans les grandes villes américaines et de ravir la critique, n'a pratiquement rien coûté à produire. Stillman a néanmoins attendu de nombreuses années avant de pouvoir le tourner, traînant son scénario dans toutes les maisons de productions sans succès. «La plupart des gens à qui je montrais le scénario, le détestait». Pourquoi donc puisque le film ne critique pas violemment le milieu qu'il décrit? «Parce que les Américains aiment croire que les classes sociales n'existent pas dans leur pays et que l'égalité des chances est une réalité et non une théorie. Or ce n'est pas vrai. Les classes sociales existent comme en Europe avec la différence que les Européens en sont conscients et n'en font pas un drame alors que les Américains préfèrent se bercer d'illusions.»

Si Whit Stillman parle ainsi de se contemporains c'est probablement parce qu'il est plus Européen qu'Américain, ce qu'il est prêt à admettre sans sourcil. A sa sortie de Harvard en 73, il épousa une Espagnole, partit vivre en Espagne et devint représentant des films espagnols à l'étranger. Il se souvient même être venu au Festival des Films du Monde avec des films espagnols sous le bras. Il ne garde aucune amertume de l'époque et avoue que son expérience de commis voyageur fut positive dans la mesure où elle lui fit comprendre qu'il y avait de l'espoir pour le cinéma indépendant. «Quand je suis sorti de Harvard avec l'intention de faire du cinéma, je me suis heurté à un mur, celui des Majors qui contrôlaient le marché. A l'époque c'était impossible pour un jeune inconnu de faire du cinéma. La situation a beaucoup changé et les films d'auteur ont à nouveau leur droit de cité.»

A preuve, non seulement *Metropolitan* a rempli les salles de cinéma mais le film est en nomination aux Oscars dans la catégorie du meilleur scénario original aux côtés de *Green Card*, *Ghost*, *Avalon* et comme par hasard de *Alice* de Woody Allen. Dommage que Woody n'assiste pas à la soirée, lui et Whit auraient peut-être pu enfin fraterniser...



Metropolitan, avec Carolyn Farina, Edward Clements, Christopher Eigeman, Taylor Nichols, Allyson Rutledge-Parisi, Dylan Hundley, Isabel Gillies, Bryan Leder, Will Kempe et Elizabeth Thompson.

La détresse des jeunes jet setters newyorkais

Metropolitan

Écrit et réalisé par Whit Stillman. Avec Carolyn Farina, Edward Clements, Christopher Eigeman, Taylor Nichols, Allyson Rutledge-Parisi, Dylan Hundley, Isabel Gillies, Bryan Leder, Will Kempe, Elizabeth Thompson. Images: John Thomas. Musique: Mark Suozzo. (États-Unis 1990). En v.o. anglaise au Loews, 98 min.

Odile Tremblay

LES UHB (Urban Haute Bourgeoisie), vous connaissez? L'espèce, peu nombreuse mais au plumage multicolore, tient du «Preppie» et du fils à papa. On la croirait issue d'un roman de F. Scott Fitzgerald. Elle évolue gracieusement dans des bals à la Gatsby. Elle fait la roue. Et elle caquette.

Au printemps dernier, le jeune Newyorkais Whit Stillman réussissait à «étonner» Cannes avec un premier long métrage drôle et fin. Méritoire victoire, puisque l'univers décrit dans «*Metropolitan*» avait tout pour être rasant, exaspérant, et que ces jeunes «jet setters» parviennent contre toute attente à émouvoir et à faire rire.

«*Metropolitan*» n'a rien du film américain classique rivié à l'action. Ici, le verbe est roi, comme dans les

films de Rohmer et dans les plus barbares des comédies de Woody Allen. Nous sommes à New York en plein Upper East Side, un quartier où une jeunesse dorée regarde déprimer la classe sociale qui l'a vue naître, en philosophant à perte de vue sur ses fins dernières. L'époque est mal définie à dessein. Années 50? 60? On ne sait trop. Flou artistique qui maintient le film en orbite hors du temps, ajoute à son charme discret.

Au centre de l'intrigue: sept, huit jeunes gens en smoking et robes du soir. C'est le temps des fêtes. Park avenue est illuminée, les partys se succèdent. Dans l'appartement d'une des filles, toute une bande se réunit: Nick, beau jeune homme arrogant, la tendre Audrey, le dévoué Charlie, la voluptueuse Cynthia. Et il y a Tom, canard au milieu d'une couvée de poules, qu'un hasard de la vie annexe à la petite bande et qui sera de toutes les soirées. Il vient des bas quartiers, arbore un smoking de location et un manteau écriqué. Qui plus est, «*l'outsider*» affiche des idées de gauche. Mais le groupe manque de garçons, accueille Tom à bras ouvert. Désormais, il sera l'escorte officielle de Cynthia.

Parties de bridge, de «strip-poker», cocktails, séances de placotage surtout, «*Metropolitan*» re-

garde, écoute pépier ces adolescents de la haute. Dans un mélange inimitable de cynisme, d'ironie, de candeur et d'angoisse, ils essaient d'imaginer leur futur, se heurtent à un écran noir. Peu d'intrigues se nouent entre les protagonistes trop occupés à dissenter; Cynthia aime Tom en silence qui rêve de Serena, mais le mal de vivre à le pas sur les amourettes dans l'esprit de ces rejetons de richissimes.

Les comédiens, d'illustres inconnus dont certains appartiennent vraiment au milieu décrit, sont merveilleux de naturel, campant des personnages un brin ridicules comme il se doit mais vulnérables, touchants et précieux telle une matière rare. Tout ce beau monde évolue au son d'un air de jazz ou de violons mélancoliques, leurs visages pâles s'embroutissent sous les volutes des cigarettes. Whit Stillman a assorti ses images au contenu du film: nettes, élégantes, toutes en plans fixes. On y voit beaucoup de scènes d'intérieures bien sûr, mais aussi un Manhattan nocturne encastré dans un circuit de grands hôtels, de salons de beauté, de chics restaurants. Le film a été réalisé avec trois fois rien: quelques sous, du talent, un doigt de romantisme, beaucoup d'esprit. Mais il grise et pétille comme un meilleur champagne.

VIDÉO

«La vidéo interactive peut transformer la culture»

— Luc Courchesne

Portrait numéro 1

de Luc Courchesne. Vidéo interactive présentée en projection continue, jusqu'au 24 mars, à la Galerie Obscure, 729, Côte d'Abraham, Québec.

Daniel Carrière

CHAQUE FOIS que Luc Courchesne monte son installation vidéo interactive, *Portrait numéro 1*, il lui dit bonjour. Le personnage virtuel, sous les traits de Paule Ducharme, tressaille alors, presque imperceptiblement, et lui répond.

Courchesne peut, dès cet instant, engager une conversation avec une image dont le charme et l'allure sont réminiscent des plus beaux portraits de la Renaissance.

Présentée dans le cadre des événements de *La création artistique informatisée en temps réel* à la galerie Obscure de Québec, *Portrait numéro 1* a été présentée à PRIM, il y a exactement un an.

Depuis, l'installation a été montée à Halifax, en novembre 90, au Center for Art Tapes; à Convergence, au colloque *Art et technologie*, en décembre dernier, et plus récemment, lors des Rendez-vous du cinéma québécois, à la Cinéma-thèque Québécoise. L'Institut méditerranéen de recherche et de création, à Marseille, l'a installée en permanence dans le hall d'entrée de l'édifice qu'il occupe.

«La vidéo interactive a le potentiel de transformer la culture, explique Luc Courchesne. Encore maintenant, on se demande quelles seront ses premières applications.»

«J'ai voulu faire quelque chose qui s'expliquerait tout seul et qui parlerait à tout le monde. En créant un personnage, j'espérais que ce soit engageant. Du même coup, je masquais toute la technologie qui se trouve derrière.»

Portrait numéro 1 emmagasine

133 réponses et 300 questions, interventions et commentaires que le spectateur peut faire. L'interlocutrice, dont le reflet est projeté sur un écran de verre transparent, occulte parfaitement le vidéodisque sur lequel elle repose. Et c'est là son charme.

On devine alors la gamme de possibilités que permet cette relation virtuelle, entre le spectateur et l'audio-visuel, la vidéo et la narration, l'art et la machine.

«On se retrouve dans une situation, poursuit Luc Courchesne, où le spectateur est appelé à participer, par rapport au cinéma, par exemple, où l'oeuvre est linéaire, où on la regarde d'un bout à l'autre sans intervenir.»

«Quand on pense au débat entre vidéo et film, la vidéo en sort à peu près toujours perdante. Mais à partir du moment où on fait de la vidéo interactive, ou on couple l'ordinateur et la télévision, la vidéo se détache complètement du cinéma et ne soutient plus la comparaison. C'est peut-être, d'une certaine façon, l'avenir de la vidéo, parce que le cinéma ne peut pas la suivre dans ce développement-là.»

Portrait numéro 1 est avant tout la création d'un personnage fictif, dont la psychologie et les réactions sont étroitement liées au scénario établi au départ par l'artiste et son sujet.

À l'avenir, Luc Courchesne se propose de plutôt faire un travail de portraitiste, tout en incorporant le tempérament du sujet à sa représentation.

La recherche sur le vidéodisque et la vidéo interactive ne fait pas que ressourcer les ininterrogations, à la mode, sur le rôle de l'audio-visuel. Elle soulève une vieille question, restée sans réponse. C'est sans doute ce qui la rend moderne...

«Est-ce qu'on a le droit d'encapuchonner l'âme de quelqu'un, conclut Luc Courchesne. Les photographes se sont posé la même question au début du siècle.»

«Finalement, ça nous pousse à revoir nos relations avec les autres. Nos relations virtuelles nous font prendre position par rapport à nos relations réelles. Elles n'appauvrissent pas les relations humaines, elles leur donnent un nouvel éclairage. C'est le rôle de l'art de faire ça par rapport à la vie.»

CINÉMAS CINÉPLEX ODÉON

Pour information appelez: **849-FILM**

Cartes Acceptées: AMERICAN EXPRESS, Visa, MasterCard

«LE GRAND RÈGNE DE LA TORTUE COMMENCE, TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES II EST PLUS DRÔLE, PLUS INTELLIGENT ET PLUS DIVERTISSANT QUE LE PREMIER. LES TORTUES SONT AU POUVOIR: COWABUNGAI!»
— Brian D. Johnson, MACLEAN'S

TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES II

LA DEUXIÈME VAGUE EST PLUS VERTE QUE LA PREMIÈRE!

EN VERSION FRANÇAISE

LA SOLUTION SECRÈTE

avec la musique de VANILLA ICE et YA KID K

LAISSEZ-PASSER REFUSÉS EN VERSION FRANÇAISE

BERRI	LAVAL 2000	LE PARADIS	TERREBONNE
ST-DENIS & STE CATHERINE	3101, BOUL. ST-MARTIN D.	8111, RUE HOCHELLE	1071, CHEMIN DU COTEAU
LONGUEUIL	ST-JEROME	COMMODE	ST-JEAN
PLACE LONGUEUIL	CARREFOUR DU NORD	1301, BOUL. GOUIN D.	LE CARTEL
JOLIETTE	SCHEL	TROIS-RIVIÈRES	DRUMMONDVILLE
JOLIETTE	LE ST-LOUIS	FLORISSANT	CARTEL
VALLEYFIELD	SHERBROOKE	CINÉMA THÉÂTRE	PARC ST-EUSTACHE
DE PARIS	CARTEL	THÉÂTRE MINES	ROUTE 13 (BOITE 21)

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

ALEXIS-NINON	POINTE-CLAIRE	CARREFOUR LAVAL	BROSSARD
NIVEAU DU METRO ATWATER	EXL. TRANSCANADIENNE	2301, BOUL. LE CARREFOUR	MAIL CHAMPLAIN
DECATIE	ASPIRE	28 FILM	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE
DECATIE	1001, BOUL. LAURENCE	AIR AMERICA (ANGLAIS)	ROUTE 13 (BOITE 21)

LES ARNAQUEURS

Un film de Stephen Frears. Une production Martin Scorsese.

JOHN CUSACK ANJELICA HUSTON ANNETTE BENING

LE DAUPHIN

EN NOMINATION POUR L'OSCAR MEILLEURE ACTRICE - JOANNE WOODWARD

"OSÉ...VIGOUREUX, HUMORISTIQUE ET SATIRIQUE!"

Paul Newman et Joanne Woodward sont splendides. C'est la plus audacieuse performance de leur carrière...tout à fait inédit!"

— Vincent Canby, THE NEW YORK TIMES

UN FILM PARFAIT!

Paul Newman et Joanne Woodward nous offrent des performances en or.

— Rex Reed

"10 SUR 10! EXTRAORDINAIRE!"

— Susan Granger, AMERICAN MOVIE CLASSICS

PAUL NEWMAN JOANNE WOODWARD

Mr. & Mrs. Bridge

A L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

CRÉMAZIE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

EGYPTIEN



JAZZ

Bruce Iglauer et les 20 ans d'Alligator

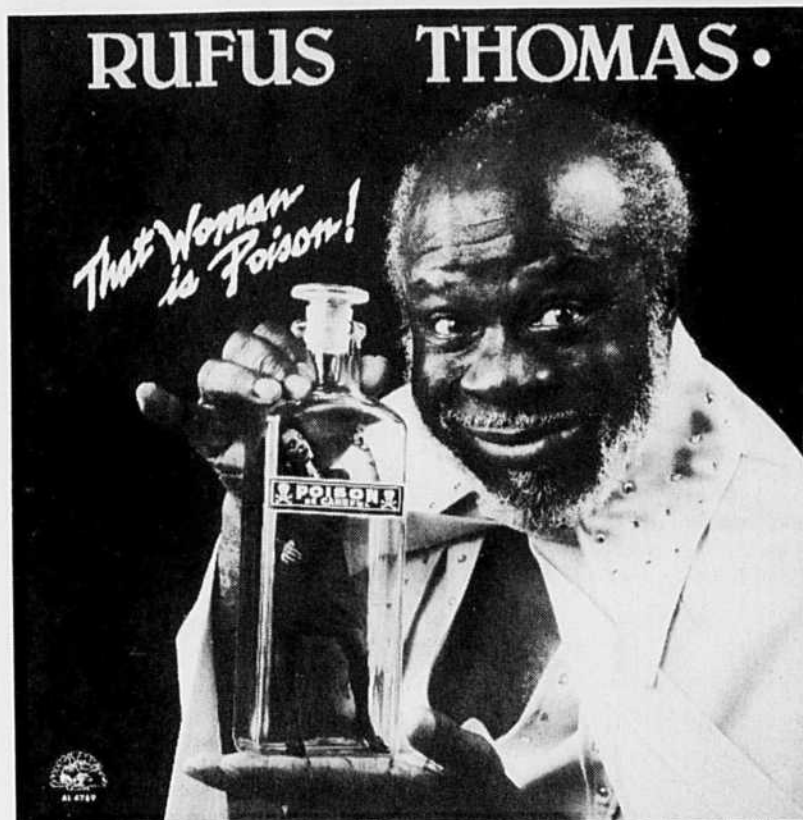
Serge Truffaut

IL Y A vingt ans, Hound Dog Taylor évoluait dans les limbes de l'anonymat. Il faisait les trous du *South Side* de Chicago pour 20 \$ ou peut-être 30 \$. Il faisait pas du neuf à cinq, il faisait les heures supplémentaires.

À l'époque, Hound Dog Taylor était un anonyme parce que le blues, c'est de cela qu'il s'agit, était au bord de la faillite. Enfin, il n'était plus tellement « popu ». Les jeunes, qui deux ou trois ans auparavant remplissaient les salles et achetaient les « records » de Muddy Waters et ses amis, et qui avaient fait ainsi la fortune du *Blues Boom*, s'étaient pris d'affection pour une drôle de « bête » sonore. On a nommé le rock dit progressif qui, malgré cette appellation, était réactionnaire. On dit ça à la blague.

Toujours est-il qu'en 1970, les groupes rock en mal de caution académique s'étaient mis aux violons. Ils en mettaient partout. Les producteurs aimaient tellement cela, qu'ils en rajoutaient. Les paroles se voulaient surréalistes. Elles n'étaient qu'infantiles. Pendant quelques années, cette soupe musicale a dominé l'indice Dow Jones de l'acoustique. Le pompier était alors à la mode.

Dans ce contexte économico-musical, et en raison, que cela plaise ou pas, des lois dites de l'offre et de la demande, le blues avait été plongé en pleine récession. Une récession d'autant plus dramatique que ce style est plus sensible que les autres



aux hauts et aux bas de cycle. C'est un peu comme les pâtes et papiers. Vous voyez le genre.

Mais puisqu'un proverbe très chrétien stipule qu'à « quelque chose malheur est bon », le blues a tiré profit de la crise. Il s'est remis dans le droit chemin. Comment cela ? En remon-

tant jusqu'aux sources. Et grâce à qui ? À Hound Dog Taylor notamment.

Contrairement à bien de ses confrères, Taylor a pris le courant alors dominant à contre-pied. Pendant que certains tentaient de blanchir ou plutôt de nettoyer les accords du blues



pour le rendre plus propre donc plus acceptable, donc plus vendable, il a pris les accords en question et les a salis « à la planche ». Là où d'autres faisaient dans le bon chic bon genre afin de séduire les abonnés de *Décor-mag*, il a écumé les fonds de ruelles afin de charmer les abonnés du BS. En moins de deux, il est devenu le digne héritier de Elmore James.

Sur ces traces, Lil' Ed Williams a marché. Entre deux nettoyages de « minoune » dans un « car wash » de Chicago, il a repris les accords de Taylor et ce son très sale et dur pour inonder les ondes radios des environs. Bref, il a pris sa « job » à contre-pied. Entre les deux, entre Taylor et Williams, entre eux et nous, il y a eu quelqu'un. Il y a eu un communicateur. Un fou de blues qui a joué un héritage de 2 500 \$ aux dés. On arrive au chapitre II était une fois...

Il était une fois un jeune américain de 23 ans qui n'était plus étudiant. Papa et maman Iglauer, et inversement, l'avaient baptisé Bruce. Il aimait passionnément le blues. Et en particulier un vieux bonhomme très

apprécié dans les ghettos de Chicago. Il s'agit de Taylor qu'il allait souvent écouter au *Florence's*. À ce moment-là, « je travaillais pour l'épicerie *Delmark* » nous a-t-il confié lors d'une sympathique discussion.

« Chez *Delmark*, je leur avait dit qu'ils devraient enregistrer Taylor. Ils n'ont pas voulu. Alors j'ai acheté un simple magnétophone. Taylor a accepté que je le produise. Et on l'a enregistré *Live* au *Florence's*. Ensuite, avec quelques copies dans ma voiture, j'ai fait la tournée des radios étudiantes et des disquaires. Je faisais tout moi-même. C'est comme cela que l'aventure d'Alligator a débuté ». Aujourd'hui, Alligator, la meilleure étiquette de blues qui soit, a vingt ans.

« Lorsque j'ai enregistré Taylor, j'avais la certitude que cela marcherait. Alors j'ai quitté *Delmark* pour me consacrer uniquement à Alligator. Dès le départ, je me suis dit que je produirai seulement les artistes que j'apprécie. Les artistes qui me font quelque chose, qui ont du *feeling* et qui, je trouve cela très important, ont le sens de l'humour. Je veux avoir du *fun*. Pour moi le blues, ce n'est pas obligatoirement une histoire triste. Je veux avoir du *fun* et je veux que les gens, que le public en ait autant que moi ».

Dans la foulée du succès rencontré avec Taylor, Bruce Iglauer a enregistré Koko Taylor. Puis ce fut Albert Collins et Son Seals, Big Walter Horton et Carey Bell, Lonnie Brooks et Junior Wells, James Cotton et Gattemouth Brown, A.C. Reed et Jimmy Johnson, Detroit Junior et Katie Webster, Pinetop Perkins et Fenton

Robinson, Clifton Chenier et Sonny Terry...

Et comme notre bonhomme a le nez fin, il a fait une chose que personnellement je trouve fabuleuse. Il a « régionalisé » le blues. Contrairement en effet à bien des producteurs contemporains, il a produit des artistes, des « blueseux » qui n'étaient pas obligatoirement de Chicago.

Puis, il a enregistré Kenny Neal de la Nouvelle-Orléans et Lucky Peterson de la Floride, deux « jeunots » qui selon Iglauer sont, avec quelques autres, l'avenir du blues. Dans le cas de Peterson, il faut souligner l'incroyable amélioration qu'il y a entre le premier album, *Lucky Strikes*, et le dernier sorti, soit *Triple Play*. « Lorsque j'ai enregistré le premier album de Lucky, qui est un musicien bourré de talent, j'ai constaté qu'il n'avait pas du tout confiance en lui. Alors je lui ai conseillé de faire de la route. Je voulais qu'il dirige un groupe. Qu'il devienne un *leader* pour qu'il prenne confiance en ses moyens. Je pense que cela lui a réussi ».

Puis, Iglauer a fait dans la réurrection. C'est lui qui en effet a permis à Lonnie Mack, Elvin Bishop, Roy Buchanan et Johnny Winter, tous des guitaristes ayant marqué les années 60, de se refaire une santé musicale.

Aujourd'hui, pour souligner les premiers vingt ans de l'Alligator, Bruce Iglauer nous propose une compilation d'autant plus remarquable qu'elle symbolise la bonne santé du blues. C'est le temps d'aller écouter *The Uptight Blues Women* nous chanter *I Need A Young, Young Man/To Drive Away My Middle Aged Blues*. Oh Yeah!

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
100, AV. DES PINS EST, MTL.

de **BRAD FRASER**
traduction et mise en scène de
ANDRÉ BRASSARD

avec **YVES JACQUES, ÉLISE GUILBAULT, DENIS ROY, MARIO SAINT-AMAND, GARY BOUDREAU, MARIE-CHRISTINE PERREAULT**
et **PASCALE MONTPETIT**
et les concepteurs
Claude Accolas, Marc-André Coulombe, Richard Lacroix, Claude Lemelin, Jacqueline Rousseau, Alain Roy.

Mardi au samedi 20h • Dimanche 15h
Réservez dès maintenant
845-7277
ENTRÉE CHEZ ADISSION (514) 522-1245

En reprise au Quat'Sous
Du 29 mai au 2 juin 1991
ELVIRE JOUVET 40
de Brigitte Jaques, m.e.s. de Françoise Faucher
avec Sylvie Drapeau, Jean Marchand, Luc Picard, Gary Boudreau

RESTES HUMAINS NON IDENTIFIÉS ET LA VÉRITABLE NATURE DE L'AMOUR
Du 9 au 15 juin 1991
de Michel Tremblay, m.e.s. de Lorraine Pintal
avec René Richard Cyr et Gildor Roy

Enfin, Notre Histoire d'Amour va Commencer.

The PHANTOM of the OPERA

Seulement Trois Mois
du 12 novembre 1991 au 20 février 1992

Avant-premières:
12 et 13 novembre

Gala d'ouverture:
jeudi 14 novembre 1991

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal
RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TICKETMASTER (situés dans certains magasins de La Baie)

GROUPES: (20 personnes minimum)
TÉLÉPHONEZ:
(514) 874-9153, au Québec
(416) 925-7466 en dehors du Québec

Commandité par:
Cards Canadien

ASSISTEZ À LA NAISSANCE D'UNE ÉTOILE

22^e Concours international de musique de Montréal
— violon —
du 22 mai au 5 juin

Montréal accueille l'élite internationale des jeunes violonistes.

Afrique du Sud, Allemagne, Autriche, Bulgarie, Canada, Corée du Sud, États-Unis, France, Hongrie, Islande, Israël, Italie, Japon, République populaire de Chine, Suisse, Taiwan, URSS, Yougoslavie

Voyez les meilleurs l'emporter et vivez le mystère en vous procurant votre **FORFAIT CONCOURS**

Composez le **844-1211** et demandez votre dépliant concours

Place des Arts

22^e Concours international de musique de Montréal
— violon —
du 22 mai au 5 juin

Montréal accueille l'élite internationale des jeunes violonistes.

Afrique du Sud, Allemagne, Autriche, Bulgarie, Canada, Corée du Sud, États-Unis, France, Hongrie, Islande, Israël, Italie, Japon, République populaire de Chine, Suisse, Taiwan, URSS, Yougoslavie

Voyez les meilleurs l'emporter et vivez le mystère en vous procurant votre **FORFAIT CONCOURS**

Composez le **844-1211** et demandez votre dépliant concours

Place des Arts

Ce week-end à Québec...

Miro
Des estampes de Miro à la Villa Bagatelle, jusqu'au 14 avril.

L'arsenal à musique
Dimanche, 11 heures, dans le foyer de la salle Louis-Frédéric du Grand Théâtre. Croissant-musique familial.

Danse partout
La troupe présente deux nouvelles chorégraphies, mercredi, au Grand Théâtre.

Marjo
La rockeuse vient faire trembler les murs du Grand Théâtre, ce soir. Il reste encore de bons billets.

Yves Duteil
À la Salle Albert-Rousseau, ce soir.

Yes au Colisée
Les 30 ans et plus auront peut-être le goût de renouer avec le rock progressif de Yes, au Colisée le 22 avril. Les billets s'envolent rapidement.

— Jocelyne Richer

La Mémoire

Jocelyne Montpetit Danse
EN CO-PRODUCTION AVEC LE CENTRE NATIONAL DES ARTS
DU 20 AU 31 MARS À 20H30

"Une danse parfois brutale, toujours vivante, révèle la sombre beauté des êtres"

espace la veillée
1371 rue Ontario Est • Beaudry (entre Panet et Plessis)
réservations: 526-6582

DISQUES

Une des plus belles réussites de Dutoit

Charles Dutoit

et l'Orchestre Symphonique de Montréal : Elgar, *Enigma variations*, op.36; *Falstaff* op.68. London 430 241 2.

Leonard Bernstein

et le BBC Symphony : Elgar, *Enigma variations*, *Marches* op.39 no.1 et no.2, *Marche* op.66. Deutsche Grammophon 431 033-2.

Sir John Barbirolli

Elgar, *Enigma variations*, avec le Philharmonia Orchestra; *Falstaff*, avec le Hallé Orchestra. EMI CDM 7 69185 2, enregistrements de 1963.

Sir Adrian Boult

Elgar, *Enigma variations*, avec le London Symphony; *Pomp and circumstance* op.39, *Symphonies* no.1 et no.2, *Serenade for strings*, *Chanson de nuit*, *Chanson de matin*, *Overture*, *Cockaigne*, avec le London Philharmonic. EMI 7 63099 2, coffret de 3 CD.

Sir Malcolm Sargent

le Huddersfield Choral Society et le Royal Liverpool Philharmonic: Elgar, *The Dream of Gerontius* op.38, avec Marjorie Thomas (mezzo), Richard Lewis (ténor) et John Cameron (baryton), *Walton, Beishazzar's feast*, avec James Milligan (basse-baryton). EMI CHS 7 63376 2, coffret de 2 CD, enregistrés en 1955 et 1958.

Carol Bergeron

NE DIRIGE pas Elgar qui veut, doit penser les mélomanes anglais; mais pour n'être pas « Sir » — comme Barbirolli, Boult et Sargent —, Dutoit n'y fait pas pour autant figure de triste sire. Au contraire, il vient de signer, avec les *Variations Enigma* et l'*Étude symphonique Falstaff*, un disque formidable — l'une de ses plus belles réussites.

Curieusement, pourrait-on croire, cette musique lui convient à merveille. Le caractère volontairement énigmatique des *Variations* et l'ambivalence tragi-comique de *Falstaff* trouvent en lui un interprète qui rend compte de tout, sans jamais verser dans l'exagération. Et puis, il retrouve chez ce compositeur anglais un autre alchimiste de l'orchestre, ce qui ne peut certes pas lui déplaire.

Bien sûr, dans les *Enigma*, certains préféreraient encore la version Bernstein : mais son hyper-romantisme ne verse-t-il pas dans l'émphase ? Même si elle possède l'avantage sur toutes les autres de repenser, de revisiter l'œuvre, elle demeure tourmentée au point que l'on cherche en vain le sens de la mesure et surtout le flegme britannique.

La comparaison s'établit nettement mieux avec Barbirolli et Boult. Au sujet de ce dernier, il convient cependant d'ouvrir toute entière la parenthèse du coffret de trois disques, puisque nous avons là le témoignage de celui que l'on considère le plus grand « elgarien » du siècle. Dès l'énoncé du fameux *Thème original* de l'op.36, par exemple, on se rend compte qu'il y a quelque chose d'essentiel qui s'amorce : une émotion authentique filtre à travers cette façon appuyée de « prononcer » le texte musical.

La ferveur avec laquelle Adrian Boult sert la musique d'Elgar nous fait prendre conscience que ce compositeur est beaucoup plus important que le laissent paraître les célébris-

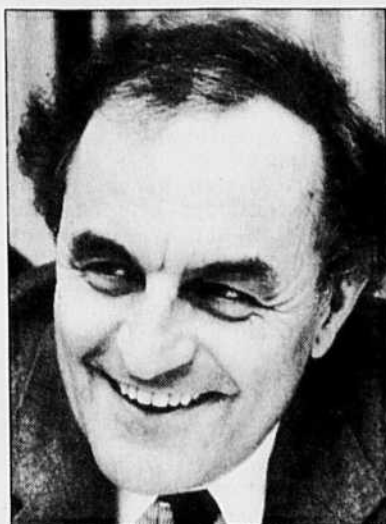


PHOTO JACQUES GRENIER

Charles Dutoit

simies *Marches de Pomp and Circumstance*.

Que l'on pense seulement à l'*Oratorio, The Dream of Gerontius*. Sur un poème du cardinal Newman traitant du drame du chrétien face à la mort, *Le Rêve de Gerontius* se distingue autant par la profondeur des sentiments que par la qualité exceptionnelle de son écriture chorale. On comprend que Malcolm Sargent, son incomparable interprète, n'ait pas hésité à hisser ce chef-d'œuvre à la hauteur du *Messie* de Handel, de la *Passion selon Saint Mathieu* et de la *Messe en si mineur* de Bach ou de la *Neuvième* de Beethoven.

À côté de cette exceptionnelle interprétation — qui se joint avec une autre belle réussite, l'*Oratorio, Beishazzar's feast* de Sir William Walton dans lequel se distingue le baryton canadien James Milligan, mort à 33 ans à l'aube d'une très brillante carrière —, les discophiles plus curieux pourront se procurer un document tout à fait unique, réalisé en public le 26 février 1927. Sir Edward Elgar lui-même y dirige le Royal Choral Society, le Royal Albert Hall Orchestra, Margaret Balfour (contralto, l'ange), Stuart Wilson (ténor, Gerontius) et Herbert Heyner (baryton, le prêtre) : enregistrement incomplet, toutefois, paru chez Pearl (Opal CD 9810).

Étant donné que les disques de Dutoit et de Barbirolli offrent le même couplage des *Variations* et de *Falstaff*, le choix s'impose tout naturellement entre ces deux chefs.

Se voulant plus sérieuse, l'approche de Sir John engendre toutefois une certaine lourdeur dans le déroulement et même une crudité un peu trop rugueuse dans la sonorité des cuivres. C'est, par exemple, l'aspect tragique de *Falstaff* qui semble l'intéresser davantage.

Dans les deux partitions, Dutoit resserre le mouvement et soigne partout avec minutie la sonorité de son orchestre. S'il souligne ainsi l'éblouissant métier de l'orchestrateur Elgar, il démontre, une fois encore, qu'il possède l'un des plus beaux instruments que l'on puisse rêver de diriger. L'Orchestre Symphonique de Montréal se place ainsi devant le Philharmonia Orchestra et le Hallé Orchestra.

Par ailleurs, la gravure EMI n'a pas pu faire disparaître le souffle de bande qui trahit l'âge de cet enregistrement réalisé en 1963. Par contre, la technologie récente de London avantage nettement Dutoit et ses musiciens. Les amateurs de haute fidélité pourront en faire la spectaculaire démonstration.

Fiori-Séguin

Deux cents nuits à l'heure
Sony Musique
CK-90456

Bob Marley & The Wailers

Talkin' Blues
Tuff Gong/Island
848 243-2

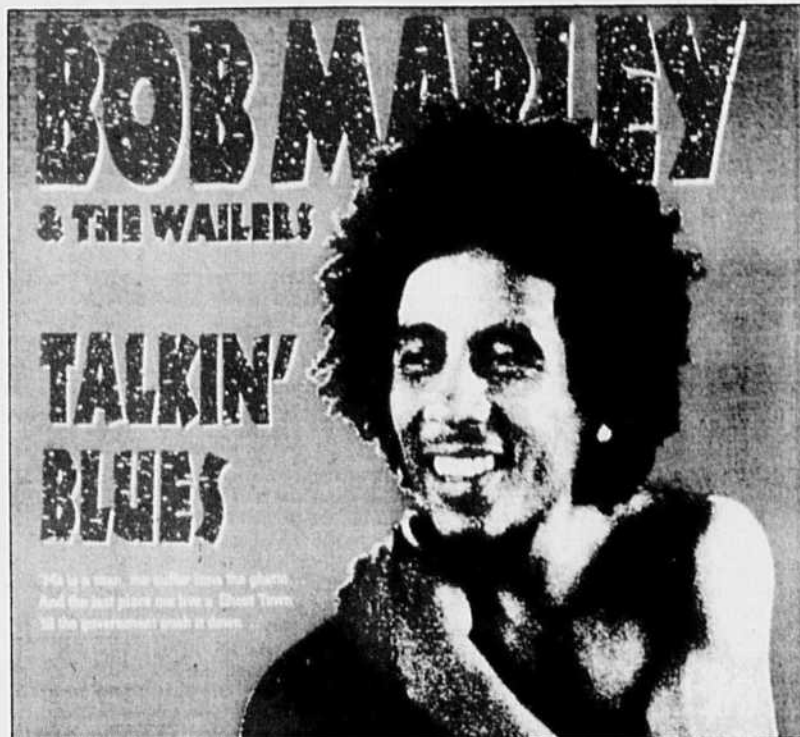
Sylvain Cormier

EN DEHORS des productions véritablement récentes, le vent apporte au critique un lot de nouveautés qui n'en sont pas vraiment, et que l'on peut classer dans les catégories suivantes : les rééditions (surtout, depuis quelques années, les transferts en format numérique), les curiosités d'intérêt historique (le plus souvent des inédits ou des versions alternatives qui ont remonté à la surface), les compilations (les coffrets, les *Grands succès*), et enfin, sous-catégorie sournoise, les compilations déguisées en bandes sonores (j'en veux pour exemple le *repackaging* du matériel des Doors auquel le film d'Olivier Stone a donné lieu). En voici deux qui valent le détour, que dis-je, le retour.

Une réédition en compact

Sur un accord de do, on a réinventé un duo. Après *L'Heptade* d'Harmonium, réédité en compact à l'automne, le monumental *Deux cents nuits à l'heure* de Fiori-Séguin vit à son tour une seconde jeunesse grâce au repiquage numérique, qu'il faut bien distinguer du remixage. En effet, pour repiquer, on travaille à partir du mixage original, tandis qu'un remixage implique un retour aux bandes multipistes. Dans le cas du Fiori-Séguin, l'excellence du mixage de 1978 excluait tout nettoyage en profondeur.

Somme toute, c'est l'album que vous connaissez déjà, celui-là même dont votre copie usée répétait indéfiniment « Y'ont fait sauter le chanteur » dans *Viens danser*, celui que vous avez fini par perdre de vue entre vos troisième et quatrième dé-



ménagements, le dernier disque québécois indispensable paru avant la débâcle réréférendaire, sept (longues) chansons avec lesquelles il fait bon renouer : « *Ça fait du bien de s'voir / Ensemble dans un lieu d'espoir / J'crois en toi tellement fort / Si on chantait encore* » (Ça fait du bien).

Vendu à 150 000 exemplaires, *Deux cents nuits à l'heure* aura marqué la fin d'une époque. Celle des granolas,

ont le mieux vieilli, le texte d'*Illusion*, par exemple, gagnant pertinence et crédibilité avec l'âge.

Moins ambitieux que *L'Heptade*, moins grandiloquent aussi, le Fiori-Séguin, comme on l'appellait, aura « atterri un peu plus loin que prévu » (*Deux cents*...), incontournable en compact comme il le fut en microsil-

Une curiosité d'intérêt historique

L'HÉGÉMONIE médiatique de Jim Morrison jette sur le dixième anniversaire de la mort du légendaire Bob Marley une ombre indue, que la parution de l'inestimable *Talkin' Blues* ne suffira pas, hélas, à redresser. Pourtant, on a déniché là des enregistrements d'un intérêt historique indéniable.

En 1973, Marley se trouve à la croisée des chemins. On est à quelques mois de la prolifération planétaire d'*I Shot The Sheriff*, gracieuseté d'Eric Clapton, qui déclenchera le raz-de-marée reggae à la tête duquel Marley et ses Wailers déferleront jusqu'à ce qu'un cancer emporte le héros national de la Jamaïque en mai 1981. Sa première tournée américaine se termine, et la station KSN de San Francisco, pionnière du FM underground, diffuse un concert en studio des Wailers, dont Peter Tosh fait encore partie.

Augmenté de versions alternatives, de l'inédit *Am-A-Do*, d'une foudroyante version publique d'*I Shot The Sheriff* (en 1975 devant des londoniens délirants), entrecoupé d'extraits d'une entrevue d'époque (dans un patois incompréhensible pour le non-initié), c'est essentiellement à ce concert radiophonique que *Talkin' Blues* vous convie.

Des lectures rageuses de *Get Up Stand Up* et de *Slave Driver* vous éreinteront et, comme tous ceux à qui je les ai fait entendre, vous en conclurez sans doute que le reggae ne s'est pas encore remis de la disparition du roi rasta. Moi non plus.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION: YVETTE BRIND'AMOUR - MERCEDES PALOMINO
DU 26 FÉVRIER AU 23 MARS 1991

la farce de l'âge
COMPLÉT AUJOURD'HUI 16H ET 21H

DE DENIS BOUCHARD • SUZANNE CHAMPAGNE • RÉMY GIRARD • PIERRETTE ROBITAILLE
MISE EN SCÈNE: NORMAND CHOUINARD
AVEC DENIS BOUCHARD • SUZANNE CHAMPAGNE
RÉMY GIRARD • PIERRETTE ROBITAILLE
MUSIQUE: GERRY LEDUC
DÉCOR: GUY NEVEU • COSTUMES: FRANÇOIS BARBEAU • ÉCLAIRAGES: CLAUDE ACCOLAS

4664, RUE ST-DENIS MÉTRO LAURIER, SORTIE GILFORD
RÉSERVATIONS DE 12H À 19H
844-1793

théâtre du nouveau monde

On ne badine pas avec

MISE EN SCÈNE
Olivier Reichenbach
DÉCOR
Michel Crête
COSTUMES
Mérédith Caron
ÉCLAIRAGES
Michel Beaulien
MUSIQUE ORIGINALE
Michel Hinton

AVEC
Sophie Faucher
David La Haye

l'Amour

d'Alfred de Musset

ET
Gérard Poirier
Janine Sutto
Jean Dalmain
André Montmorency
Martine Francke
Jacques Brouillet
Michel Hinton
Jean-Louis Paris

À NE PAS MANQUER

DU 12 MARS AU 6 AVRIL
Mardi au vendredi: 20h Samedi: 16h et 21h
84, rue Ste-Catherine Ouest M^e Place des Arts
Stationnement adjacent au théâtre
RÉSERVATIONS: 861-0563



MOLSON O'KEEFE
LA BRASSERIE MOLSON O'KEEFE

OSM

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT
26, 27 MARS 20H
LES GRANDS CONCERTS
SEMYON BYCHKOV
CHEF
MISCHA MAISKY
VIOLONCELLE

KODALY: Danses de Galanta
SCHUMANN: Concerto pour violoncelle
R. STRAUSS: Also Sprach Zarathustra

♣ SALLE WILFRID-PELLETIER
EN VENTE AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS
RÉSERVATIONS TÉLÉPHONIQUES: 842-2112
FRAIS DE SERVICES: REDEVANCE DE 1\$
SUR TOUT BILLET DE PLUS DE 10\$
BILLETS: 9,50\$, 21,50\$, 30\$, 41,50\$

L H É U R E S
DE
LA PLACE

Le mardi
26 mars
12 h à 13 h
L'envers du décor
par les artistes et les
artisans de la pièce
Jeux de femme
de K. Zanussi et
E. Zebrowski
Production du
Théâtre du Café
de la Place

LES MÉTIERS
DE LA SCÈNE
Billet: 3 \$
Apportez votre lunch
Théâtre Port-Royal

Place des Arts
Renseignements: 285-4253
Réservations: 842-2112

L H É U R E S
DE
LA PLACE

Le lundi
25 mars
à 20 h
Will James
lu en français par
Gildor Roy

THÉÂTRE
DE LA PAROLE
Billet: 7 \$
étudiants: 5 \$ (sur présentation
d'une carte d'identité à l'entrée)
Théâtre
du Café de la Place

Place des Arts
Renseignements: 285-4253
Réservations: 842-2112

CARBONE 14

Peau, chair et os

BILLETS EN VENTE DES MAINTENANT
ADMISSION: 522-1245
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

THÉÂTRE

Sexe, mensonges et théâtre

Des restes humains

Une pièce de Brad Fraser, traduite et mise en scène par André Brassard. Décor de Richard Lacroix. Costumes de Marc-André Coulombe. Éclairages de Claude Accolas. Avec Elise Guilbeault, Yves Jacques, Denis Roy, Mario Saint-Amand, Gary Boudreault, Marie-Christine Perreault, Pascale Montpetit. Au Théâtre de Quat'Sous jusqu'au 13 avril.

Robert Lévesque

TOUT CELA ressemble à une immense farce (on se croit même au vaudeville, catégorie *hardcore*) et pourtant, sous les mots, drôles et catapultés, ça joue presque jusque dans l'âme. *Des restes humains non identifiés et la véritable nature de l'amour*, une pièce de Brad Fraser traduite et mise en scène par André Brassard, est un étrange et désespéré portrait de génération, un spectacle touffu qui aurait gagné à être plus ramassé, mais qui est plein d'une vie fragile en équilibre entre le banal et le désespéré, entre le léger et le *heavy*, un théâtre à vie.

Il n'est pas courant de voir sur une scène montréalaise une pièce albertaine. André Brassard a eu, avec raison, un coup de foudre pour cette

pièce créée à Edmonton en 1989 par le *Crow's Theatre*. On y voit filer au long des jours une jeunesse plus très jeune, qui court encore après les appels du sexe mais sans plus savoir s'il est encore possible d'aimer qui que ce soit, garçons, filles, homosexuels, lesbiennes, tous laissés pour compte d'une ville ingrate.

Au premier plan, il y a David, un « homo » qui a fait un peu de cinéma et qui, pour gagner sa vie, est garçon de table dans un restaurant (le comédien Yves Jacques donne tout ce qu'il faut à ce rôle). Autour de lui, une co-locataire qui écrit des articles pour les pages littéraires d'un canard et qui trouve la vie *fuckée* (Elise Guilbeault y est exceptionnelle); un ami d'enfance coureur invétéré du moindre jupon (excellent Denis Roy), et un *bus boy* de 18 ans qui lui colle aux semelles mais qui n'est pas « comme ça » (suave Mario Saint-Amand).

En marge, un barman divorcé qui cherche à séduire la co-loc de David; une habituée des salles de gym qui en pince pour cette même co-loc de David; et une cocaïnomanie au lit généreux qui, représentant le chœur de cette tragédie, se raconte des histoires d'horreur. En fond de scène, un suspense macabre dans la ville où des meurtres de femmes en série

traumatise la population.

Dans sa tradition, André Brassard a su donner tout le « jus » et l'impact de cette tragédie-bouffe (des répliques nombreuses seraient à citer), et dans sa mise en scène il a retrouvé la vigueur de ses meilleurs jours. C'est donc à une réussite théâtrale qu'il nous convoque au Quat'Sous où (pour nous changer de la déprime d'une saison théâtrale faiblarde) il dirige crûment, sans fausse pudeur, une oeuvre exceptionnellement dure sous l'ironie, exceptionnellement forte sous la légèreté.

Yves Jacques et Elise Guilbeault sont remarquables. On retiendra ces interprétations parmi les meilleures de la saison. Pour sa première prestation au Quat'Sous, Yves Jacques s'impose d'entrée de jeu et il mène le bal cynique de Brad Fraser donnant au mieux ce que peut donner le personnage. Son jeu entre humour et désespoir est d'une finesse remarquable. Chez Elise Guilbeault, c'est la force épouvantable d'une égérie de la déprime qui sourd en elle, qui écrase tout. Interprétation choc. Physique autant que psychologique. De toutes les comédiennes de l'écurie Brassard depuis quelques années (la deuxième génération après celle des années des « belles-soeurs »), Guilbeault est la plus formidable bête de scène.

Si l'on cherche des poux à cette production, on peut toujours regretter le côté décidément touffu de la pièce. Ce genre de pièce éclatée à lieux multiples a déjà eu ses heures de gloire, et il y a un petit quelque chose d'ancien dans la forme. Des coupures (un bon 20 minutes dans les deux heures 10) auraient été nécessaires. Quand au fond, on a pu voir avec *Hosanna*, pourtant écrit il y a presque 20 ans par Tremblay, comment un texte théâtral peut aller plus loin dans



Mario Saint-Amand, Yves Jacques et Elise Guilbeault.

le drame de l'homosexuel.

Mais cela dit, il y a une forte ironie qui sauve cette pièce de sa broussaille dramaturgique, qui en fait au total un fort portrait malgré le caractère désuet de cette théâtralité des années 70. Brad Fraser est un humoriste noir, et un poète cynique de l'errance sentimentale.

Il y a quelque chose de cinématographique dans cette pièce éclatée, où les actions nombreuses se superposent, s'entrechoquent. On passe de gros plans serrés entre deux personnages à des échappées sur les

toits (deux scènes superbes de presque-suicides), et un personnage comme celui de Bernie le coureur de ces dames (Denis Roy), l'ami d'enfance de David, qui se révélera au cœur du drame, est un personnage que le cinéma aurait mieux servi que de théâtre.

On a l'impression qu'André Brassard a mis beaucoup de sien dans cette traduction-mise en scène. On sent qu'il a fait sienne cette pièce et l'a rendu avec un maximum de ferveur. La distribution est presque parfaite (ce qui est rare), habilement

dirigée, et si ce n'était de certaines baisses de tensions (longueurs) et de la couche « environnementale » un peu superflue qui se superpose au vaudeville crû et noir de Brad Fraser (je veux dire tout l'aspect « engagé » au sujet de la couche d'ozone, de Tchernobyl et autres inquiétudes un peu plaquées), *Des restes humains* serait une pièce parfaitement sonnante, une pièce-uppercut.

Mais il demeure que ce « Sexe, mensonges et théâtre » est une des impressionnantes réussites de la saison.

En flagrant délit d'autodestruction

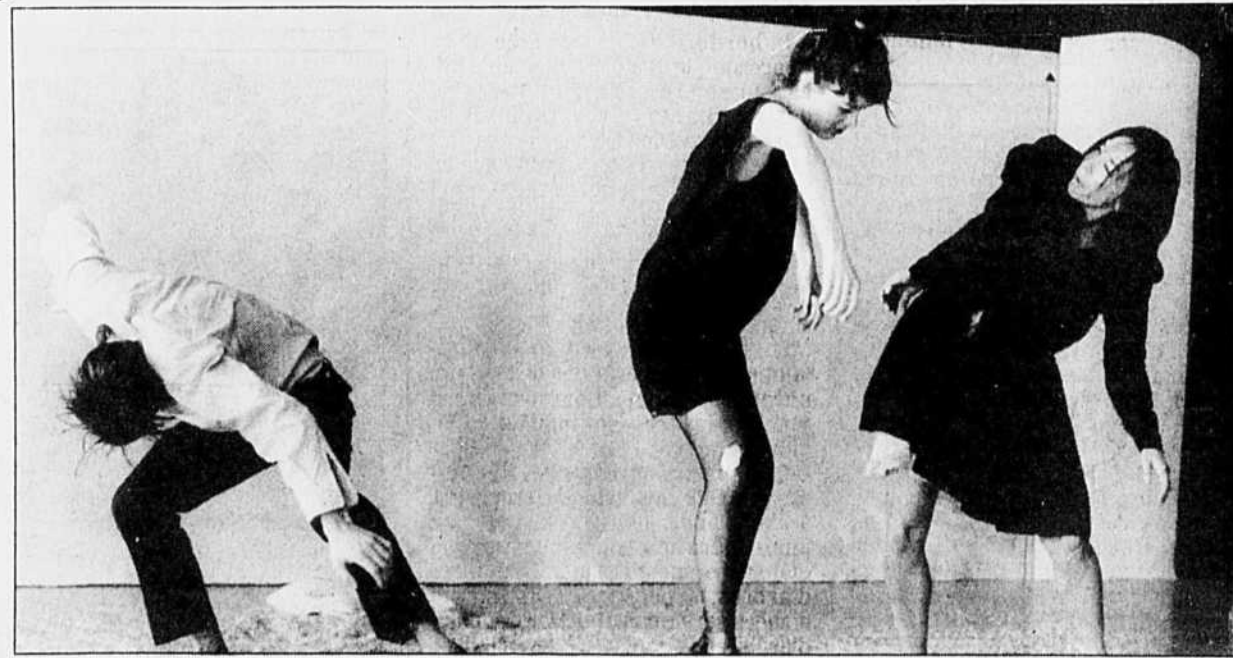
La Mémoire du Nord

Un spectacle de Jocelyne Montpetit, avec Geneviève Lechasseur, Frank Van de Ven, Denis Gaudreault, Marie-France Marcotte, Sylvain Massé, Alain Pelletier, et Jocelyne Montpetit. Conception des éclairages : Frank Van de Ven. Musique : Arvo Part, Schnittke, ainsi que des extraits de la *Trilogie de la solitude* de Glen Gould. Spectacle présenté à l'Espace la veille jusqu'au 31 mars.

Mathieu Albert

JOCELYNE MONTPETIT s'est à nouveau laissée prendre en flagrant délit d'auto-destruction. Pendant une heure et quart, elle promène ses danseurs comme un peuple frappé par la malédiction, malsain, à la limite de la crise existentielle. La scène se transforme en cour intérieure d'hôpital psychiatrique : les corps se tordent, titubent, se convulsent. Les regards sont hébétés; les comportements, constamment kidnappés par la déviance.

Avec ce nouveau spectacle, intitulé *La Mémoire du Nord*, Jocelyne Montpetit franchit un nouveau seuil dans sa carrière, et réussit l'exploit d'élever la laideur au rang d'oeuvre d'art. La danse se présente comme la manifestation symptomatique d'un dérèglement du corps, les interprètes sont réduits à l'état de pantins détraqués, la chorégraphie se développe à l'image d'une ronde de bagnards. Toutes les issues sont fermées, la scène devient un espace

Frank Van de Ven, Jocelyne Montpetit et Geneviève Lechasseur dans *La Mémoire du Nord*.

clos où toutes les choses qui tentent de prendre forme sont condamnées à la dégradation.

Du début à la fin, on sent la présence d'une force retournée sur elle-même, sauvage, incontrôlable. Jocelyne Montpetit, avec les sept danseurs qui l'entourent (tous convaincant), réussit à donner une impression de démesure à chacun des gestes qui sont posés sur la scène. L'univers qui émerge graduellement est puissant, corrosif, délibérément mor-

bide.

Après *La Géante aux pieds fragiles* qu'elle donnait en 88, et *Milk* qu'elle a présenté lors du dernier Festival international de nouvelle danse en 89, la chorégraphe poursuit ici la même démarche qu'elle avait amorcée auparavant : faire de la scène un lieu visité par les troubles de la folie, métamorphoser ses danseurs en créatures atteints par la catatonie, libérer les pulsions du corps en creusant des trajectoires où se

multiplient les crispations, les spasmes, et les déplacements conçus en forme de cortège funèbre.

Dans *La Mémoire du Nord*, Jocelyne Montpetit pousse les choses un cran plus loin, mais ne réussit pas encore à donner une oeuvre parfaite. On dirait qu'il y a chez elle une sorte de pudeur qui l'empêche d'aller plus loin, et de donner enfin la pleine mesure des visions infernales qui l'habitent. Le meilleur reste encore probablement à venir.

OVERTIGO TRAIN D'ENFER

CHORÉGRAPHIE DE GINETTE LAURIN



Une danse vertigineuse !

UNE COPRÉSENTATION DE LA SOCIÉTÉ DE LA PLACE DES ARTS DE MONTRÉAL
ET DE LA COMPAGNIE OVERTIGO DANSE EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR
Les 18, 19, 20 avril à 20 heures

BILLETTS: 22\$, 20\$, 18\$, 10\$

POUR GROUPES, CONTACTER LE 844-1211

Pièce créée en collaboration avec le Centre national des Arts d'Ottawa, le Festival international Danse à Aix (France) et le Festival Danse Canada 1990 Northern Telecom avec l'assistance de la Fondation Laidlaw.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$ (+ T.P.S.)
sur tout billet de plus de 10 \$.

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

DU 24 MAI AU 8 JUIN 1991

UN FOISONNEMENT ARTISTIQUE SANS PAREIL.
DU GÉNIE, DE L'AUDACE, RIEN DE MOINS.

PASSIONNÉS DE THÉÂTRE,
VOICI UNE OFFRE SPÉCIALE, À TIRAGE LIMITÉ :
LES CARTES PASSION ET COUP DE FOUDRE.
PARCE QU'IL FAUT ABSOLUMENT TOUT VOIR !

FAITES VITE! LES CARTES PASSION ET COUP DE FOUDRE SONT DISPONIBLES JUSQU'AU 19 AVRIL 1991.

INFO-FESTIVAL : (514) 842-8599

DU LUNDI AU VENDREDI DE 11H00 À 17H00

La Presse

ARTS VISUELS

La nouvelle vocation du musée du Jeu de Paume

Après les impressionnistes, l'art contemporain des vingt dernières années

Sylviane Tramier

collaboratrice du DEVOIR à Paris

PARIS — Le joli musée du Jeu de Paume, qui a été pendant près de quarante ans la maison des impressionnistes, trouvera à partir du mois de juin une nouvelle vocation. Rénové, transformé, réaménagé par l'architecte Antoine Stinco, et rebaptisé Galerie nationale du Jeu de Paume, il sera consacré à l'art contemporain des vingt dernières années.

Resté fermé pendant cinq ans, depuis que sa collection est allée rejoindre les œuvres du XIXe siècle au musée d'Orsay, de l'autre côté de la Seine, le Jeu de Paume revivra avec une exposition inaugurale des œuvres ultimes de Jean Dubuffet qui couvrira les dix dernières années de travail du peintre mort en 1985.

À ce bâtiment prestigieux, construit sous Napoléon III dans le Jardin des Tuileries, il fallait attribuer un rôle à la hauteur. « Le Jeu de Paume est un lieu de mémoire », dit son directeur Alfred Pacquement. « Il est chargé d'une histoire culturelle forte pour les artistes. C'est là que l'on pouvait découvrir les fondements de la modernité, de Manet à Cézanne. Sa programmation dans le domaine de l'art contemporain ne saurait être indifférente à cet état de mémoire. Il est important d'y montrer des choses bien choisies, et d'y présenter l'art contemporain comme un objet de connaissance ».

L'aspect extérieur du bâtiment n'a pas changé. Le volume et la façade ont été conservés. Rien n'a été bouleversé dans l'ordonnance familière



Échecs de Charlemagne, cavalier

à la bordure est de la place de la Concorde : le Jeu de Paume au nord-est sur son remblai dit « Terrasse des Feuillants » et en vis-à-vis au sud-est l'ancienne Orangerie des Tuileries, sur la « Terrasse du bord de l'eau ». À l'intérieur, l'accent a été mis sur la transparence, et la lumière naturelle grâce à des verrières latérales. Trois niveaux offrent un espace d'exposition de 1.137 m².

Jeu de Paume — Orangerie (qui abrite la collection Walter-Guillaume et les décorations des « Nymphéas » de Monet), Louvre et Orsay forment les trois sommets d'un fabuleux triangle d'or culturel et artistique, dont le centre, le pitoyable Jardin des Tuileries, est lui aussi promis à une grande toilette. Dans quatre ans, l'opération de réaménagement et de reconstitution des 27 hectares d'arbres, de pelouses, de bassins et d'allées sera terminée. Deux équipes d'architectes y travaillent en liaison avec l'américain I.M. Pei, maître d'œuvre du Grand Louvre et de sa Pyramide.

La galerie du Jeu de Paume, qui ne possèdera pas de collections permanentes, se veut une institution comparable aux Kunsthalle germaniques ou à la Whitechapel Art Gallery de Londres : elle produira et accueillera plus d'expositions destinées à circuler. Elle devra compléter l'action des deux musées consacrés à l'art moderne et à l'art contemporain à Paris, le Musée national d'art moderne (MNAM) du centre Georges Pompidou, et le Musée d'art moderne de la ville de Paris.

« Il y a largement place pour plusieurs lieux se consacrant à l'art contemporain », assure M. Alfred Pacquement. « Comme nous n'aurons pas de collections permanentes, nous aurons une grande souplesse de fonctionnement. Notre programme ne remontera pas à l'art moderne, mais se

concentre sur l'art contemporain, pris selon un point de vue assez large. À savoir associer dans sa programmation plusieurs générations d'artistes, proposer à la fois des bilans et en même temps tenter des approches expérimentales à travers des démarches nouvelles. Enfin associer aux arts plastiques traditionnels des disciplines de l'image qui ne peuvent en être séparées, en particulier dans le domaine du cinéma et de la vidéo. Nous pratiquerons une alternance entre œuvres connues, mais montrées différemment, et celles qui sont à découvrir ».

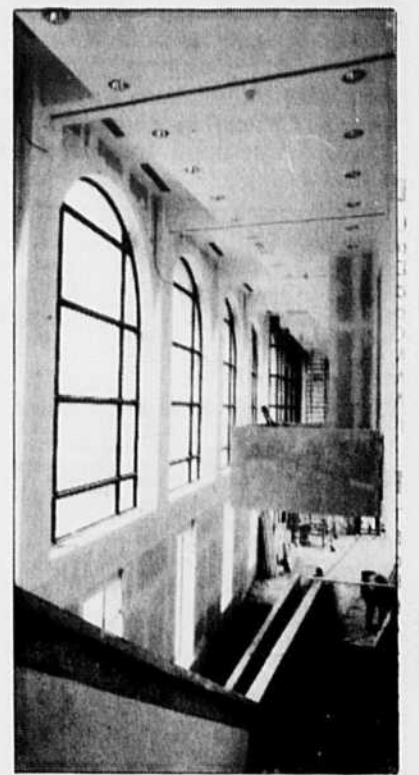
Pour sa première année d'activité, la programmation illustre ce souci de mêler les genres et les nationalités des artistes. La galerie du Jeu de Paume ouvrira de façon spectaculaire avec une exposition consacrée aux dernières années de l'œuvre de Dubuffet qui sera autant un hommage à un des plus grands artistes français de ce siècle (du 20 juin au 22 septembre). « Ce sera une exposition exceptionnelle pour le Jeu de Paume », explique Alfred Pacquement, « car on n'atteindra pas cette génération d'artiste par la suite. Mais ce sera aussi une exposition exemplaire par la contemporanéité de cet artiste, par les relations qu'entretient son œuvre avec celle des jeunes artistes des années 80 ». En accompagnant, on verra des œuvres pour la télévision de Samuel Beckett et des œuvres vidéo du jeune artiste canadien de Vancouver Stan Douglas.

Suivront (du 3 octobre au 1er décembre) une exposition du peintre français Pierre Dunoyer et du sculpteur américain Robert Gober et une

installation vidéo du cinéaste chilien Paul Ruiz.

L'année 92 commencera autour d'une grande rétrospective de l'artiste belge Marcel Broodthaers, suivie au printemps d'une exposition co-produite avec la National Gallery de Washington des œuvres réalisées en France du peintre américain Ellsworth Kelly. Hélio Oiticica, une des figures majeures de l'avant-garde brésilienne s'installera à la galerie du Jeu de Paume l'été prochain pour une exposition co-produite avec le Witte de With de Rotterdam et qui circulera en Europe.

À l'automne 92 aura lieu une rétrospective Martial Raysse dont les compositions picturales de néons et plastiques dans les années soixante constituaient un équivalent européen du Pop'art américain.



La Galerie nationale du Jeu de Paume en Chantier.

VENEZ CÉLÉBRER TCHAIKOVSKY



Les dimanches
**STANDARD
LIFE**



14h 30

le 24 mars

PASCAL VERROT, chef
KYOKO TAKEZAWA, violon

POULENC : *Les biches, suite*
MOZART : *Concerto pour violon no 3, K 216*
TCHAIKOVSKY : *Suite pour orchestre no 3, op 55*

Les enfants de 15 ans et moins accompagnés d'un parent
bénéficieront d'une réduction de 50% sur le prix des billets.

Billets : 18\$, 14\$, 9\$

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

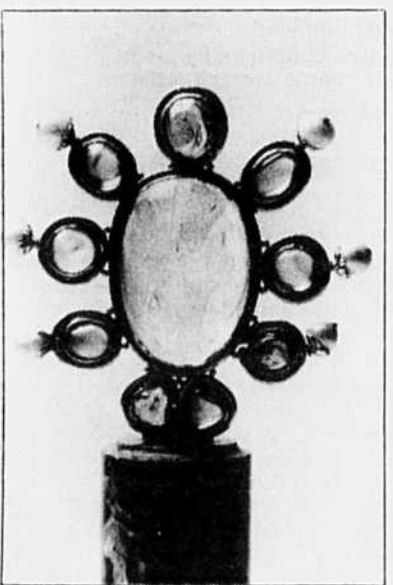
Réervations téléphoniques :
(514) 842-2112. Frais de service.
Radevance de 1\$ sur tout
billet de plus de 10\$
Cartes de crédit acceptées

Co-commanditaire :
Pharmaprix

**ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL** CHARLES DUTOIT



Ecrain de Charlemagne



Couronne de Louis VX

**Sénévière
Paris**

"Paris, fille lumière... Rares sont les artistes capable de lier les forces de la musique, de la performance instrumentale, de la personnalité vocale et de l'expression chansonnière. Paris est douée à tous ces niveaux."

— Alain Brunet, LA PRESSE

CLUB SODA
Billets au Club Soda et Ticketron
5240 ave du Parc, 270-7848
Rés. Télérton 288-2525

**SUPPLÉMENTAIRES !
2-3-4 MAI, 21H**

LE DEVOIR

MUSIQUE CLASSIQUE PROMOTION

TOUS LES DISQUES COMPACTS

HYPERION 16^{99\$}*

ASV - BIS 16^{99\$}*

OLYMPIA - MELODIYA 16^{99\$}*

**Choix exceptionnel de D.C.
de toutes marques à des
prix imbattables**

* par D.C. - Période limitée



5173, Côte des Neiges, 2e étage
Montréal, Québec, H3T 1Y1
Tél.: (514) 737-9483
Côte des Neiges

DISQUES COMPACTS

GEORGE BALANCHINE
Les Arts du Maurier Ltée PRÉSENTENT
LES ANNEES FOLLES
3.4.9.10.11 MAI 20H
AVEC L'ORCHESTRE DES GRANDS BALLETS CANADIENS
sous la direction de Rolf Berisch
billets : à partir de 12\$
55% de réduction pour étudiants et 50% de réduction pour seniors (sur présentation d'un document)
Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
ACHATS • RÉSERVATIONS • INFO
ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595
Place des Arts 514-842-2112
ou à tous les comptoirs ADMISSION
Radevance de 1\$ sur tout billet de plus de 10\$. Frais de service
 1927 • 1932 • 1934

PRIX DU QUÉBEC 1991 INVITATION À PROPOSER DES CANDIDATURES

La période de présentation des candidatures en vue de désigner les lauréats et lauréates des Prix du Québec s'ouvre à nouveau.

Les Prix du Québec représentent la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec à des personnes qui ont contribué de façon exceptionnelle à l'essor de la société québécoise par l'excellence de leurs réalisations dans les domaines des arts et des sciences. Ce sont les six prix suivants :

le prix Athanase-David pour la littérature,
le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels,
le prix Denise-Pelletier pour les arts d'interprétation,
le prix Albert-Tessier pour le cinéma,
le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines,
le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie.

CONDITIONS D'ADMISSIBILITÉ

Les candidats et candidates doivent avoir la citoyenneté canadienne et résider ou avoir résidé au Québec.

Un prix ne peut être décerné à titre posthume.

Aucun prix ne peut être décerné deux fois à une même personne et ne peut plus être accordé à plusieurs personnes, sauf pour rendre hommage à l'ensemble d'une œuvre ou d'une carrière conjointe.

Une personne ne peut recevoir de prix l'année où elle est membre d'un jury.

DOSSIERS DE CANDIDATURE

Les personnes ou les organismes qui présentent une candidature doivent faire parvenir au Ministère concerné au plus tard le 19 avril 1991, à 17 h, un dossier comportant obligatoirement : le curriculum vitae détaillé de la personne concernée, le résumé de sa carrière, une description de ses œuvres et de ses réalisations, une lettre de présentation faisant nettement ressortir le caractère exceptionnel de sa contribution au développement de la société ou à l'avancement de sa discipline, au moins deux lettres d'appui et un maximum de cinq.

PRIX

Les lauréats et lauréates des Prix du Québec reçoivent une bourse de 30 000 \$, une médaille en argent, création originale d'un artiste québécois, et un parchemin calligraphié.

Prière d'envoyer les dossiers au

Ministère des Affaires culturelles
Direction générale des arts
et des lettres
Secrétariat des Prix du Québec
225, Grande Allée Est
Bloc B, 3^e étage
Québec (Québec)
G1R 5G5
(418) 644-2581
pour les 4 prix culturels

Ministère de l'Enseignement supérieur
et de la Science
Direction du développement
scientifique
1000, route de l'Église
5^e étage
Sainte-Foy (Québec)
G1V 3V9
(418) 646-9682
pour les 2 prix scientifiques

Québec

ARTS VISUELS

Mellington, Joliffe, Robert

Trouver son coeur dans la peinture

Darren Mellington

galerie Dare-Dare, 4060 Saint-Laurent, jusqu'au 31 mars

Michael Joliffe

Galerie Art 45, 2155 Mackay, jusqu'au 29 mars

Louise Robert

galerie Graff, 963 Rachel est, jusqu'au 4 avril

En hommage à un cadeau d'Eva Hesse à Sol Lewitt

Exposition regroupant 40 artistes, galerie Axe-Néo7, 205 rue Montcalm, Hull, jusqu'au 30 mars.

Claire Gravel

GALERIE DARE-DARE, c'est un éblouissement. Qui aurait cru que des peintures pouvaient dégager autant de lumière ? Les trois grands tableaux de Darren Mellington ont cette même pâleur phosphorescente qu'émettent les fresques siennoises et racontent avec la même pudeur des tragédies.

Un homme court derrière les énormes roues d'une machine de guerre; son ombre bleue se glisse dans une mosaïque de tons opalins. Les *Mages* à demi-nus ricanent, hypocrites. Dans *Portrait of Owen as Weil's Candidate*, une tête tranchée rebondit dans le diptyque, sous les yeux attristés des chiens. Les corps développent d'intéressantes formes, qui rappellent celles du surréaliste mexicain Tamayo, avec leurs muscles atrophiés et leur ossature légèrement contrefaite, mi-hiératique, mi-monstrueuse.

Les tableaux sont guillochés de dessins à même la pâte picturale : cercles, fleurs, rinceaux répétés transforment les surfaces en « all over » et mettent à distance l'image, qui en émerge comme une apparition voilée.

Mellington attache une grande importance au travail de la surface : « Elle doit rester bi-dimensionnelle, devenir un objet peint », me dit-il. Ainsi, les personnages ont les pieds coupés, une manière pour l'artiste de nous empêcher de lire la scène en perspective.

L'ambiguïté des personnages recèle bien des mystères. Si les *Mages* font penser à certains hommes d'État, le dernier tableau (sans titre) montre la désolation de l'après-

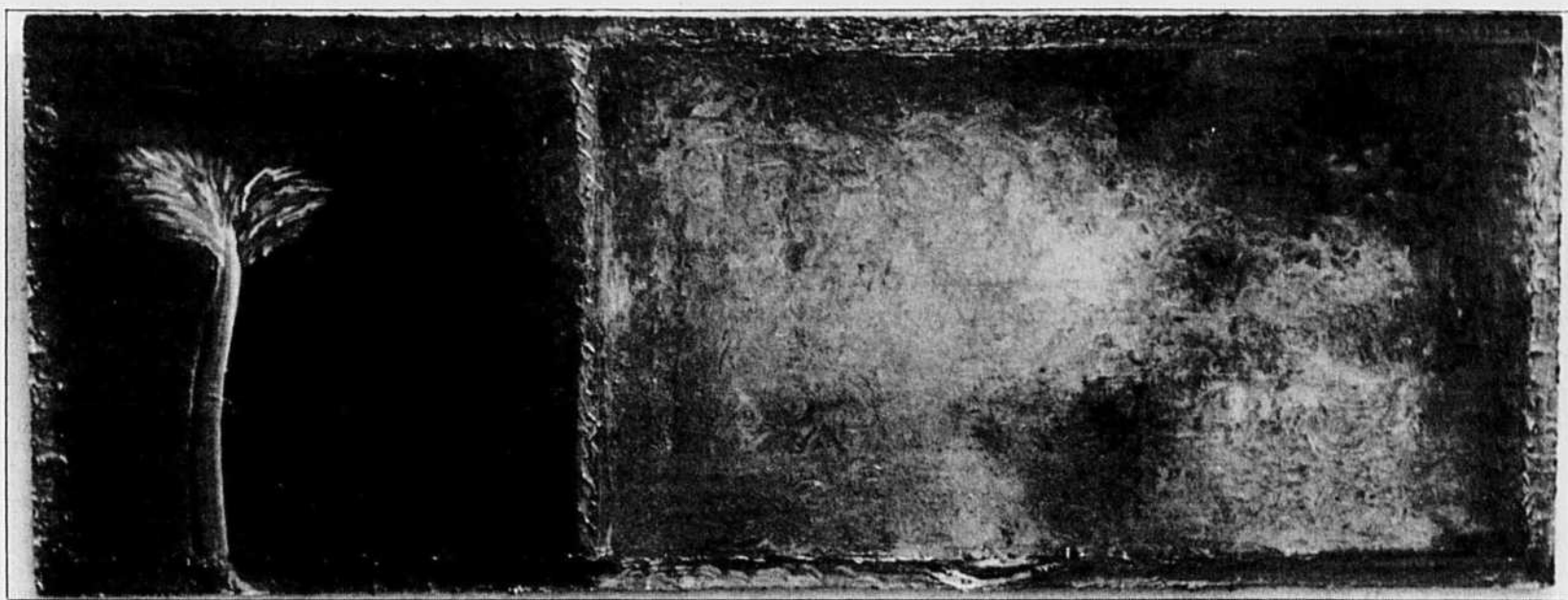


PHOTO JACQUES NADEAU

Certains arbres de Michael Joliffe jaillissent dans des teintes d'hiver tandis que d'autres rutilent dans des verts intenses et pénétrants.

guerre. « Je ne veux pas peindre une quelconque « beauté », ajoute-t-il, « ni une sorte de violence expressionniste. C'est facile de se cacher derrière le tumulte. » « Je veux peindre le silence après la violence : une qualité méditative ».

À 27 ans, Mellington a atteint une maturité plastique extraordinaire, un style propre. Ce qu'il recherche, cette essence spirituelle des êtres et des choses, ce qu'il nomme « trouver son cœur dans la peinture » vous séduira à coup sûr.

☆☆☆

Avec les années, le travail de Michael Joliffe, cet autre peintre mont-réalais, s'est désencombré. Les couleurs franches et les motifs architecturaux du début des années 80 ont lentement fait place à des horizons dénudés, des tons limoneux. La main et la spatule ont remplacé le pinceau. La peinture se construit couche après couche jusqu'à ce que la surface se fasse aussi solide que la toile-même. Des pigments métalliques viennent donner aux couleurs les accents minéraux du cuivre, de l'argent et de l'or. Ce que l'image a perdu en figure, elle le regagne en qualité d'abstraction. À l'ornement brillant a succédé une matière gorgée de sucs comme un sol fertile.

Sur cette terre vivante s'éclaire, à travers les sept tableaux exposés chez Art 45, un arbre. Et, l'on passerait des heures à le contempler, cet

arbre qui est l'essence de l'arbre et qui semble porter en lui la promesse d'une vie supérieure. La quête spirituelle de Joliffe a transformé son oeuvre en lieux méditatifs.

Les arbres de *Agnagnorisis* (découverte en grec) jaillissent dans des teintes d'hiver tandis que *Temenos* (terre sacrée) est une illumination en camaïeu de jaunes; derrière l'arbre s'en dessine un autre qui le soutient avec tendresse. *Altus* (haut et profond) rutille dans des verts intenses et pénétrants. Là aussi, une ligne retient notre regard. On dirait un accident qui sabre dans la pâte. Et pourtant, cette marque étire la composition trop symétrique en la dynamisant : de plus, elle gagne une sorte d'aura autour du feuillage. C'est dire la force instinctuelle du peintre.

Elim (oasis) est la plus baroque des oeuvres. Dans ce diptyque, la matière se tord en arabesques soudées d'or. *Altheia* (inoubliable) porte son titre. Patiemment travaillée avec le doigt, la peinture rouge et or et l'arbre couvert d'or pur se transforment en exercice spirituel. C'est comme si tout l'univers devenait une lumière liquide qui nous enveloppait dans sa bienfaisante chaleur.

Louise Robert expose chez Graff plus de 30 peintures sur toile et sur papier qui réjouissent les visiteurs par leurs dessins enfantins et leurs

écritures maladroites qui dégringolent dans des surfaces qui ont perdu leurs qualités abstraites pour situer de vagues paysages.

Alors que les oeuvres sur papier manifestent une régression et une légèreté amusantes (les tomates qui tombent du ciel, par exemple), plusieurs toiles ont gardé cette lourdeur qui rendait si dramatiques les oeuvres exposées à la même galerie en 89. Mais ici, bien des sonorités rouges se sont mêlées aux sombres et des phrases peintes au pochoir viennent souligner la bordure du tableau comme un écho.

Ces tableaux ne m'ont pas convaincu. La poésie écrite, avec ses accents à la Marguerite Duras, est réelle. Mais, je me demande si Louise Robert n'est pas en train de sombrer dans le maniérisme. Si les enfants sont des artistes, les adultes qui les imitent ne sont pas tous des Paul Klee. Les barques qui apparaissent dans les paysages, les plus petits paysages fixés sur les tableaux et, enfin, ces lieux aux formes joufflues et roses affichent une désinvolture à cheval entre la dérision et le symbolisme plutôt douteuse.

☆☆☆

Afin de ramasser des fonds pour offrir un lieu définitif à la galerie, le directeur d'Axe-Néo7, Richard Gagnier, a demandé à 40 artistes de participer à une exposition-vente au thème un peu spécial : *En hommage*

à un cadeau d'Eva Hesse à Sol Lewitt.

Eva Hesse (1936-1970) est un grand sculpteur américain, dont le travail sur des matériaux comme le latex et la fibre de verre, les formes répétitives et molles ont marqué les développements du post-minimalisme. Gagnier a fait construire plus de 40 de ces boîtes qui reprennent celle que Sol Lewitt avait utilisé pour y déposer les petites pièces qu'Hesse lui avait offertes en 1967. Ravié par ce présentoir, Hesse en aurait construit deux autres et la critique Lucy Lip-pard dans sa monographie, affirme que les travaux qui en ont résulté sont parmi ses plus surréalistes. On pense effectivement à Joseph Cornell ou encore à *Why Don't You Sneezee Rose Séavy* ? où Marcel Duchamp avait enfermé des cubes de marbre imitant le sucre dans une boîte grillagée, ou encore à la toile d'Adolph Gottlieb qu'Hesse devait connaître, *The Sea Chest* (1942) où d'étranges objets sont placés dans des compartiments, un motif qu'il reprendra tout au long de ses *Pictogrammes*.

À Axe-Néo7, il y a toutes sortes de propositions, et l'une des plus fortes est certainement celle d'Alain Paiement qui a fracassé sa boîte. Il s'agissait non pas, pour Paiement, de remplir la boîte, mais de faire une oeuvre avec celle-ci et c'est réussi.

Hesse aurait aimé la pièce de

Jana Sterbak où des éléments dans un matériau qui ressemble au latex, d'un rouge éteint, ont une connotation organique pas très nette.

Il y a de belles pièces, comme celle, prêtée par Sol Lewitt, où le grand artiste minimaliste peint chaque surface comme s'il s'agissait d'une murale, avec ses rayures et ses plans géométriques de couleurs éclatantes. Trevor Gould a déplié deux assiettes pour former la configuration de l'Afrique; au centre, un tableau monochrome vert et le visage dessiné de singes autour du mot God (dieu) entament une réflexion sur le colonialisme et la nature-culture.

John McEwen a rempli sa boîte de copeaux de plomb qui défontent le dernier étage (le fond de la boîte de Pandore, où s'est tapie l'espérance ?) : un chien et des étoiles s'y terrent. Mary Scott propose une pièce délicieuse, un diagramme peint sur les surfaces transparentes qui trace un portrait de la théorie psychanalytique.

Kim Adams a réalisé trois véritables petits chefs-d'oeuvre : à chaque palier de cette boîte (qui en contient trois), la maquette d'une maison-silhouette voit les saisons changer, les arbres reverdir, et une femme avec un oiseau vient saluer l'homme qui sort travailler. Adams a même ajouté de petites lumières qui éclairent la maison recouverte de bardeaux d'aluminium. Rose-Marie Goulet, dans un éclairage étudié, fait apparaître des ombres colorées qui prolongent la boîte.

Lorsque plusieurs placent dans leur boîte de menues sculptures (Génier, Bourdeau, Berlanga), d'autres les tapissent de photographies, tel Robin Collier qui commente le discours social de la publicité. Evergon a rempli la sienne de caleçons manifestement sales, de rognures d'ongles et de cartes érotiques enfermées dans des sacs de plastique. *Once Upon A Time* montre également, agrandie sur le mur, la photo de deux exhibitionnistes des années 60. L'oeuvre a quelque chose d'un rituel vaudou tourné en dérision. Claude-Philippe Benoit présente une belle pièce, où de grosses lentilles brillent comme des astres sur de sombres photos.

Les 40 boîtes enlignées produisent une impressionnante vue d'ensemble. On peut critiquer le procédé, celui d'une structure imposée. Mais force est de constater que les artistes, pour la plupart, ont relevé cela comme un défi et y ont répondu avec enthousiasme.

COTTE: 222 rue Frontenac, Sherbrooke (819-563-2050) — Objet: A travers les branches, exposition itinérante produite par le Musée du Séminaire de Sherbrooke, du 25 janv. au 5 avril

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 rue du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Oeuvres de Cozic et Ivan Messac, du 10 mars au 21 avril

CENTRE DES FEMMES DE L'UNIVERSITÉ CONCORDIA: 2020 Mackay, Montréal — Salle P-03 Oeuvres de Victoria Edgar et Andrea Helfield, du 6 au 27 mars

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 3575 ave du Parc, Montréal (288-0811) — Jean Rancourt: prototypes (meubles et accessoires) — Les médias, la guerre et le nouvel ordre mondial, jusqu'au 27 avril, du mar. au dim. 10h. à 18h.

LA CHAMBRE BLANCHE: 185 est Christophe-Colomb, Québec (418-229-2715) — Sculptures de Odette Théberge, du 20 mars au 7 avril — Oeuvres de François Bourdeau, Constance Fortier et Jean Gouws, du 20 mars au 14 avril

CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, ste 444, Montréal (393-8248) — Oeuvres des sculpteurs-céramistes Francine Polvin et Jacques Lavigne, du 2 mars au 6 avril, mer. au sam.

COLLÈGE LIONEL-GROULX: 100 rue Duquet, Ste-Thérèse (434-7648) — Oeuvres récentes de Jocelyne Petit et Catherine Bournet Aubertot, du 6 au 28 mars

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambrose, Montréal (935-1291) — Galerie Jaune: Marilyn Milburn — Galerie Rouge: Martin Laplante et Suzanne Payette — Galerie Bleue: Suzanne Cloutier — Galerie Verte: Mario Calcaigne et Michèle Di Leo, jusqu'au 27 mars, tous les jours

COMPLEXE GUY-FAVREAU: 200 ouest René-Lévesque, Montréal — Oeuvres récentes de Daniel-Henri Bernèche, du 18 au 30 mars

DAZIBAO: 4060 St-Laurent, espace 104, Montréal (845-0053) — Photographies de David Williams, du 16 mars au 14 avril

ÉDIFICE BELGO: 372 ouest Ste-Catherine, 4e étage, Montréal — Oeuvres récentes de Jean-Louis Bourdeau, du 16 au 30 mars, mar. au sam. 12h. à 17h.

ÉDIFICE ERNEST CORMIER: 100 est Notre-Dame, Montréal — Les étudiants en photographie de l'université Concordia présentent leur 9e exposition, du 22 mars au 12 avril

ENCADREMENT IDÉE: 235 St-Paul O., Montréal (288-5820) — Oeuvres d'artistes canadiens et américains — Également affiches, encadrement, lamination

ESPACE GLOBAL: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-1534) — Peintures récentes de Claire-Hélène Tremblay, du 15 au 31 mars, mer. au dim. de 13h. à 17h. ou sur rendez-vous

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent — Exposition interactive à caractère scientifique, technologique et culturel sur le thème des sports, du mer. au dim. de 10h. à 22h.

FUSION D'ART: 1387 Lafontaine, Montréal — Oeuvres d'Allen Patten, à compter du 5 fév.

GALERIE ACTION: 190 rue Laurier, St-Jean-sur-Richelieu (346-5372) — Sculptures de Guernio Ruba, du 7 au 29 mars

GALERIE D'ART DE BOUQUINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres récentes de Missakian, du 16 au 31 mars — Artistes de la galerie, du 1er au 13 avril

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est de Genilly, Longueuil (679-2956) — Exposition/concours Prix Duchamp-Villon, du 19 mars au 11 avril

GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (845-750) — Oeuvres de Regan O'Connor — Dessins tirés de la collection permanente — Oeuvres de Stan Denniston, du 21 fév. au 30 mars

GALERIE L'ART FRANÇAIS: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie

GALERIE D'ART DU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: Québec — « Érotisme et humour » expo-

sition de la collection Prêt d'oeuvres d'art du Musée du Québec, du 16 janv. au 15 avril, ouvert les soirs de spectacles

GALERIE D'ART STEWART: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (630-1254) — Bannières en soie de Diana Dabinett, du 2 mars au 7 avril — Foudrils de soie/étoiles, du 9 mars au 2 avril

GALERIE D'ART SERGE TURGEON: 2080 Crescent, Montréal (287-7172) — Oeuvres de Jackson, Masson, Soulikias, Richard, Little et Surrey, mer. au dim.

GALERIE ARTEFACT: 4117 St-Denis, Montréal (842-2780) — Oeuvres de Marie-Claude Pratte, du 18 mars au 30 avril

GALERIE PIERRE BERNARD: 141 Champlain, Hull (819-777-4437) — Oeuvres de plusieurs femmes artistes dont: Alvarez, De Passille, Jacob, Laberge, Ouellet, jusqu'au 29 mars, mar. au sam.

GALERIE SIMON BLANCHÉ: 4521 Clark, ste 100, Montréal (849-1165) — Acryliques sur papier de Michel Picotte, du 16 au 30 mars, mar. au sam. 9h.30 à 17h.30

GALERIE BOUTIQUE D'ART MME ALONZO: 219 est Prince-Arthur, 1er étage, Montréal (987-1265) — Bronzes, dessins, bijoux, œuvres récentes de R. Caplette, C. Dufresne, G. Fucito, T. Ghité, Glot, Martini, M. Prent, M. Thoun Perreault et N. Wrangel, jusqu'au 31 mars, mar. au sam. et sur rendez-vous

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — La Galerie en collaboration avec Loto-Québec présente Expo-Vente 91, dessins, peintures, œuvres sur papier, du 13 mars au 7 avril

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Sculptures de Laurie Walker, du 28 mars au 20 avril, du mer. au sam.

GALERIE CLARK: 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Sculptures de Bourdeau, Buis, Darcel, Fournier, Macklen et Vinet, du 14 au 31 mars, jeu. au dim.

GALERIE DARE-DARE: 4060 St-Laurent ste 211, Montréal (844-8327) — Peintures de Darren Mellington, du 13 au 31 mars

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Jean-François Houle, du 21 mars au 18 avril, mar. au sam. 10h. à 17h.30

GALERIE L'EMBUSCADE: 511 Badaeux, Trois-Rivières (819-375-7311) — Oeuvres de Jean Dufréne, du 3 mars au 6 avril

GALERIE ESPERANZA: 2144 Mackay, Montréal (933-6455) — Oeuvres récentes de Henry Saxe et Mark Prent, du 2 mars au 30 avril, mer. au sam.

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Oeuvres de Jean-Pierre Séguin et Alex Magrini, du 14 au 26 avril

GALERIE DENISE GALLANT: 260 chemin Bice, sortie 118, Orford (843-4367) — Artistes de la galerie, tous les médiums y sont représentés, jeu. ven. et dim. de 13h. à 18h. et sur rendez-vous

GALERIE JOCELYNE GOBEIL: 2154 Crescent, Montréal (843-3856) — En permanence bijoux d'artistes contemporains du Québec et de l'étranger — Travaux récents de Lam de Wolf, du 16 mars au 13 avril, mar. au sam.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Oeuvres récentes de Louise Robert, du 9 mars au 4 avril, mar. au dim.

GALERIE GRAVE: 53 est Notre-Dame, Victoriaville — Oeuvres de Anouchka Galouchko, du 22 fév. au 29 mars, jeu. au dim.

GALERIE HAUT 3 IMPÉRIAL: 164 Cowie, Granby (372-7261) — « Transparences éraillées » installations de Pierre Tardif, du 3 au 31 mars, mer. au dim. de 13h. à 17h.

GALERIE H.E.C.: 5255 Decelles, Montréal — Estampes et dessins de Denise Lapointe, du 2 au 27 mars, tous les jours

GALERIE HORACE: 906 King O., Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Synergie, installation de N. Dupuis, C. Gingras, M. Girard, C. Kotiesen, K. McKenna, M. Pouliot, M.H. Roy et L. St-Jacques — Salle 2: Oeuvres de Marie-Hélène Roy, du 1er au 24 mars

GALERIE SAMUEL LALLOUZ: 372 ouest Ste-

Catherine, ste 528, Montréal (398-9806) — Oeuvres de Haim Steinbach et Meyer Vaisman, du 23 mars au 20 avril, mar. au sam.

GALERIE L'IMPREVU: 251 ouest Laurier, Montréal (270-8855) — Exposition permanente d'artistes québécois — L'Émergence, œuvres de grands maîtres de la peinture zairoise, du 22 au 31 mars, mar. au dim.

GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais du 20e siècle

GALERIE LIPIE: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Exposition spéciale de l'art africain du Zaïre, Côte d'Ivoire et Mali, jusqu'au 30 mars, mar. au sam. de 13h. à 15h.

GALERIE MAXAM: 611 Richelieu, St-Marc-Sur-Richelieu (584-3377) — Oeuvres d'artistes contemporains et traditionnels, en permanence, du mer. au dim. de 12h. à 18h.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Collection permanente, œuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle, et Citoyen

GALERIE MONTREAL: Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull — Exposition Jeunes Artistes Belges, du 21 mars au 4 avril

GALERIE DU MUSÉE: 24 boul. Champlain, Québec — Sylvie, Reno, Joanne et les autres « exposition d'oeuvres photographiques de 7 artistes de Québec, du 24 janv. au 25 mai, mer. au dim.

GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn Dufour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine, ste 515, Montréal (844-4464) — Oeuvres récentes de Andrée Marchand et de Giuseppe Fiore, du 23 mars au 20 avril, mar. au sam.

GALERIE PINK: 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851) — Oeuvres récentes de Peter Raymond, du 20 mars au 7 avril

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussaud, Ting, Pellin, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h. à 17h.30, sam. 10h. à 17h.

GALERIE LA SEIGNEURIE: 15 boul. Maple, Châteauguay (691-4680) — Oeuvres de Ariane Dubo, du 20 mars au 2 avril

GALERIE DU SERVICE DES ACTIVITÉS CULTURELLES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL: 2332 boul. Édouard-Montpetit, 4e étage, Montréal — Huiles sur papier de Marie Gagnon, du 7 au 28 mars

GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 Mackay, Montréal (932-3987) — Oeuvres de Renata Heywood et Susan Low-Beer, du 12 au 30 mars, mar. au sam. de 11h. à 17h.30

GALERIE SKOL: 4060 St-Laurent espace 107, Montréal (842-4021) — Travaux récents de Pierre Bourgault-Legros, du 2 au 24 mars

GALERIE 67: 990 de Salaberry, Montréal (522-2233) — Poèmes de Jean Tardieu vus par l'artiste Pierre Alechinsky jusqu'au 30 mars

GALERIE DE L'UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berri, salle J-R120, Montréal — Exposition de 5 professeurs: Jean-Pierre Gilbert, Michelle Héon, Nicole Jolicoeur, Michel Marneau et Denis Rousseau, du 28 fév. au 24 mars — Oeuvres de Johanne Gagnon, du 28 fév. au 24 mars, mar. au dim. de 12h. à 18h.

GALERIE ELENA LEE VERRE D'ART: 1518 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896) — Retrospective 90, du 5 au 26 mars

GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL: 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, œuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h. à 13h.

GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch. 508, Montréal (393-4066) — Oeuvres de Roberto Pelleggrini, du 23 mars au 20 avril, mar. au sam. de 11h. à 17h.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Bronzes de Liardi et de Catherine Lorain, ainsi que tableaux d'artistes canadiens, jusqu'au 5 avril

HÔTEL DE VILLE DE VILLE MONT-ROYAL:

90 Roosevelt, Mont-Royal — Vile Mont-Royal vu par Luigi Tieppo, du 22 au 24 mars

JARDIN BOTANIQUE: 4101 est Sherbrooke, Montréal — Salle Jacques-Rousseau: Aquarelles de Nicole Foreman, jusqu'au 14 avril

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h. à 22h.

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 boul. Décarie, St-Laurent (744-6683) — Nouvelles acquisitions de Jean Lamoureux, Gabriel Bonmati, Pauline Isabelle, Petbot (Petrú Botezat) et Katerina Merikas

MAISON DU PRESSIR: 10 865 rue du Pressoir (mètre Henri-Bourassa) Montréal — Exposition sur Madame Bolduc, du 7 mars au 5 mai

MAISON RADIO-CANADA: Salle Raymond-David, 1400 est boul. René-Lévesque, Montréal (597-5520) — Oeuvres de Mandelbaum, jusqu'au 28 mars

MICHEL TÊTREAU ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres de Louis-Pierre Bougie, du 7 au 29 mars — Salle Principale: Oeuvres récentes de Jennifer Macklem, du 20 mars au 20 avril, mar. au sam. de 11h. à 18h. et sur rendez-vous

OBORO ET OPTICA: 3981 St-Laurent, Montréal — « Photo sculpture » œuvres de Jocelyne Alloche, Patrick Altman, Guy Bourassa, Paul Lacerte, Alain Paiement et Sylvie Readman, du 23 au 21 avril

OBSCURE: 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) — Vidéo interactif de Luc Courchesne, en continu, du 20 fév. au 24 mars — Sculptures/installations de Claude Mongrain, du 28 fév. au 24 mars, mer. au dim. de 13h. à 17h.

OCURRENCE: 911 est Jean-Tal, Montréal (495-3353) — Peintures récentes de Nycol Beaulieu, du 27 fév. au 24 mars, mar. au dim.

PARC HISTORIQUE NATIONAL LE COMMERCE DE LA FOURRURE: 1255 boul. St-Joseph, Lachine (837-7433) — Sources des nos plus belles légendes et des plus grands écrits d'aventures, histoire des activités économiques du début du 19e siècle, la traite des fourrures, ouvert tous les jours.

LA PETITE GALERIE D'ART DE ST-CALIXTE: 6160, route 335, St-Calixte — Oeuvres de Vlasta Nosek, du 24 mars au 21 avril, jeu. au dim. de 12h. à 17h.

RESTAURANT ÉTOILE D'Océan: 101 est Rachel, Montréal (844-6436) — Oeuvres récentes de Guy O'Neill, du 8 au 30 mars

RESTAURANT L'INVITÉ: 1270 rue Bernard, Montréal — Carrefour Art et Art. Oeuvres de Luc Guélin, Bertrand Casabon et Stéphane Lemay, du 13 fév. au 15 mai

RIVERIN-ARLOGOS: 197 chemin du Lac d'Argent, Eastman (297-4646) — Photographies de Jean Paquin

ARTS VISUELS

Louis-Pierre Bougie, Pierre Bourgault Legros

La ville, la mer et l'inquiétude existentielle

Louis-Pierre Bougie

Maison de la culture Côte-des-Neiges : 5290, Chemin de la Côte-des-Neiges (jusqu'au 27 mars).
Atelier circulaire : 40, rue Molière (jusqu'au 27 mars).
Galerie Michel Tétrault : 1182, Beaudry (jusqu'au 24 mars).

Pierre Bourgault Legros

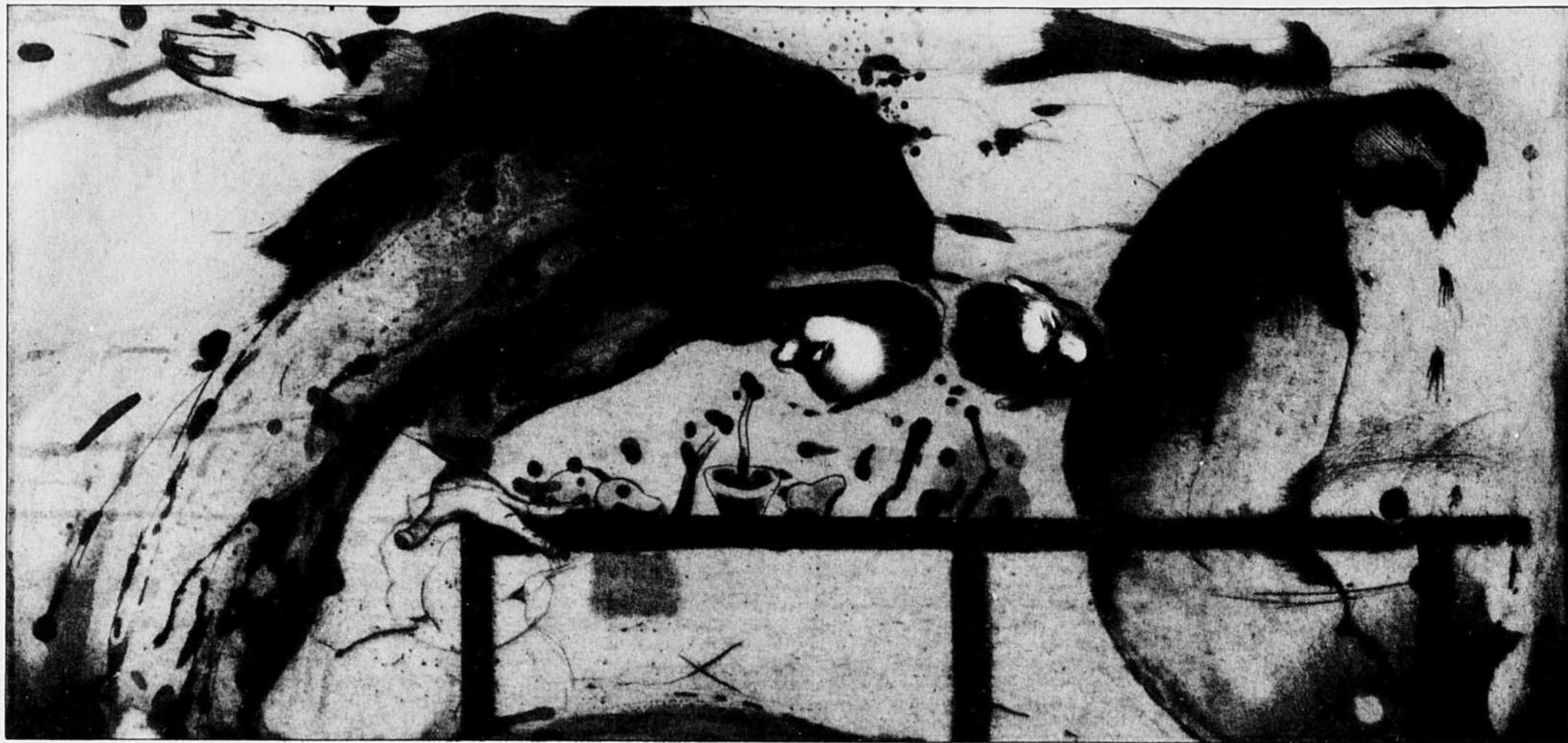
Galerie Skol : 4060, Saint-Laurent (jusqu'au 24 mars)

Jean Dumont

SION EXIGE, aujourd'hui encore, des moyens de l'art véritable qu'ils se renouvellent constamment, ce n'est certes ni pour satisfaire à une loi de la linéarité du progrès, considérée maintenant comme illusoire, ni pour combler le besoin boulimique de consommation de nos sociétés développées, c'est tout simplement parce que le rôle primordial de l'art dans ces sociétés est d'être une constante interrogation.

Au fur et à mesure que nous nous habituons à ses formes, le pouvoir d'interroger de l'art s'émousse. Nous n'avons plus vu, par exemple, dans l'abondance d'une certaine gravure qui ne se dépassait plus, le discours artistique qui, depuis le Moyen-Âge à nos jours, se voulait, selon Léo Ross-handler, « un commentaire sur la condition humaine saisie dans ses aspects dramatiques ou tragiques », mais simplement la facilité de l'image ou la prouesse technique. De même que nous ne discernons plus, dans la peinture traditionnelle de paysage, les grandes questions que se posait l'homme dans ses relations avec la nature, mais bien plutôt la satisfaction de voir cette dernière, rassurante, se mettre au service du regard dans le cadre fixé par la culture.

Les formes nouvelles, au contraire, en nous surprenant, redonnent du mordant à ces interrogations qui, pour l'essentiel, sont d'ailleurs restées les mêmes depuis le début des temps, puisqu'elles tournent sans cesse autour de la question ontologique d'un sens de l'homme qui ne peut que leur échapper.



Nature morte, de Louis-Pierre Bougie.

Il est toujours curieux par contre de constater, au fil des expositions de cet art actuel, et en dehors des manifestations d'une « mode » internationale créée par le marché, combien l'universalité de la question se glisse et s'enveloppe en des espaces et des idiomes locaux, même au sein d'une culture commune. C'est à croire que nos espaces nous habitent autant que nous les habitons. Voyez, par exemple, comment chez Louis-Pierre Bougie, marqué par l'espace urbain, l'inquiétude existentielle se traduit dans ses gravures par des corps qui échappent à un mode quadrillé et semblent flotter sans points d'appui avec le monde, alors que

cette même inquiétude s'exprime, dans les installations sculpturales de Pierre Bourgault Legros, marqué lui par les espaces ouverts de la mer infinie, par la récurrence nécessaire des repères et des balises...

On peut voir en ce moment le remarquable travail de Louis-Pierre Bougie en trois lieux distincts de Montréal, et il faut absolument faire le tour de cette production qui, sans rien abandonner des exigences techniques difficiles de cette discipline, et en définissant même plutôt pour elle de nouveaux standards d'excellence, réussit à rendre la gravure socialement importante, autrement que par son caractère de multiple démocratique.

Morsures, la manifestation la plus importante, a été organisée par la Promotion des arts Lavalin, en collaboration avec la Maison de la culture Côte-des-Neiges et l'Atelier cir-

culaire. On peut d'autre part voir, du même artiste, chez Michel Tétrault, les gravures qui témoignent de ses collaborations importantes avec des écrivains, ainsi que les livres qu'elles illustrent : *Le prince sans rire* et *Forger l'effroi*, avec des textes de Michaël Lachance et *Terminus nord*, avec des textes de Geneviève Letarte.

Morsures regroupe une cinquantaine de gravures et de grands monotypes exécutés entre 1985 et 1990. Les gravures sont des tailles-douces, dans lesquelles la plaque de cuivre est marquée à la pointe sèche ou au burin ou, dans les eaux-fortes, attaquée par un acide (d'où le titre de *Morsures*), ou encore un mélange des deux techniques. Les monotypes sont traités en médium mixte et gravure, et le dessin à la pierre noire, le burin, l'acide, l'acrylique, la litho, les encres et les collages interviennent,

tous ensemble ou en partie, dans leur réalisation.

Le thème en est celui que Bougie explore depuis quelques années déjà : la situation et le destin individuels de l'homme dans ses relations avec les autres, la société, le monde, et sans doute avec lui-même, étudiés dans les situations et les postures de corps sortis tout droit de l'imaginaire de l'artiste et dans le travail desquels, les têtes en particulier, la finesse de son burin fait merveille. Ce n'est pas l'art qui est indéfinissable, disait un critique sémiologue : c'est l'oeuvre; et le fait qu'elle l'est, est sans doute la meilleure définition de l'art... Pas question donc de tenter ici une interprétation forcément subjective de ce travail : à chacun d'y puiser les inquiétudes ou les réponses qui lui conviennent.

Mais, hors du contenu lui-même, quelques points ont retenu, fort concrètement ceux-là, mon attention. Le fait par exemple que, dans les monotypes en particulier, la hauteur et le sérieux des thèmes traités par l'artiste, autant que sa liberté et son inventivité dans l'utilisation des techniques de la gravure, ne démentent jamais l'humilité patiente de la tâche artisanale. Le fait aussi que le dessin des monotypes soit le résultat de deux types de construction du trait complètement opposés l'un à l'autre. Le trait de crayon s'élabore à partir

du segment déjà tracé, il avance en regardant derrière lui, basé sur la mémoire du regard. Le trait de burin, lui, caché par la main qui tient la tôle de cuivre, avance tourné vers l'avenir, tributaire de la seule mémoire du geste. Presque deux philosophies de l'existence... À voir absolument si l'on veut pouvoir parler de la gravure de demain.

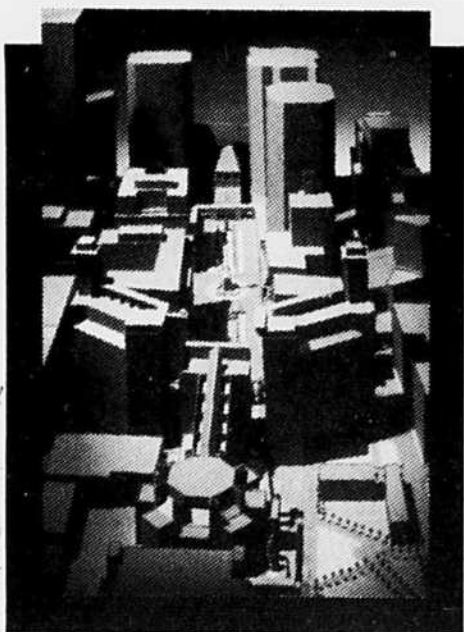
Pierre Bourgault Legros a monté, dans les locaux de la Galerie Skol, une installation intitulée *Baie Déception*, sous-tendue, je le disais au début, par la mémoire vive d'un espace totalement différent de celui de Louis-Pierre Bougie. Le titre parle de la mer immense et de l'espace vide. Le pari de l'artiste était de transporter cet espace sauvage au cœur de l'espace urbain; ce parti est peut-être même l'essence de sa démarche artistique, autant que la raison d'être de ses objets.

C'est que les deux espaces sont séparés par la façon dont y envisagent les relations entre les hommes. Pas leur destin : celui-ci est le même pour tous et semblables à la quête et l'inquiétude. C'est que dans l'espace urbain, l'autre devient la société, celle dont Alain disait que c'est en elle que la barbarie se retrouve, et que dans l'espace ouvert l'autre, souvent improbable, reste l'individu, dont le même Alain disait que c'est en lui que l'humanité se retrouve. D'un côté l'homme comme menace, de l'autre l'homme comme désir.

C'est à cause de ce désir que dans la belle installation de Bourgault Legros, l'autre, qui n'est jamais présent, y est partout espéré et désigné par les sculptures. Que ce soit dans les chambres à air emplies en forme de balise, qui parle des acquisitions de sa technique et des moyens de le rejoindre. Ou que ce soit dans la structure de bois, en forme de coque de bateau, et recouverte d'un enduit de savon du pays, qui parle de sa mémoire, et du voyage, et de l'attente et du retour, toutes choses qui n'ont de sens que dans l'existence de l'autre... Allez voir cette exposition, elle a de quoi combler les amateurs d'art actuel et ravir les amoureux de la mer!

EXPOSITION

LA CITÉ INTERNATIONALE DE MONTRÉAL



LES CONCOURS INTERNATIONAUX DE MONTRÉAL

94 propositions provenant de 28 pays pour l'architecture urbaine et l'aménagement de la CITÉ INTERNATIONALE

du 8 mars au 1er avril 1991

Grand Hall
Tour de la Place Victoria
800 Place Victoria

L'exposition est ouverte au public de 7h à 20h du lundi au vendredi.
Les samedis, dimanches et jours fériés de 10h à 18h
L'entrée se fait par la rue Saint-Jacques

ENTRÉE LIBRE
Métro: Square Victoria

Le concours a été lancé en février 1990 par la Ville de Montréal et l'Association des promoteurs immobiliers de la Cité internationale.



Ville de Montréal

ULYSSE COMTOIS

Peintures récentes
jusqu'au 18 avril 1991

rencontrez l'artiste aujourd'hui de 15h. à 17h.

WADDINGTON & GORCE INC.

1504 ouest, rue Sherbrooke — 934-0413 — 933-3653 Fax 933-5577

Ouvert du lundi au samedi — Fermé le dimanche

50% atelier 50%

GRANDE VENTE ANNUELLE

CADRES, AFFICHES, LITHOS, ACCESSOIRES
MEILLEURE SÉLECTION EN VILLE

5597 CÔTE-DES-NEIGES
5190 ST-LAURENT

341-7511
276-2872

OUVERT
LE DIMANCHE

GALERIE SAMUEL LALLOUZ

Haim Steinbach Meyer Vaisman

23 mars - 20 avril

Ouverture aujourd'hui de 11h. à 17h.

Heures d'ouverture: du mardi au vendredi de 10h à 18h et samedi de 11h à 17h.
372, Ste-Catherine ouest., suite 528, Montréal H3B 1A2. Tél.: 398-9806. Fax: 398-9807

« EN HOMMAGE À UN CADEAU D'ÉVA HESSE À SOL LEWITT »

du 10 au 30 mars

k i m
 adams • francine
 asselin • john atkinson
 marc audette • celine
 baril • claud-philippe benoit
 miguel berlanga • marion
 bordier • calère
 boudreau • eva brandt
 tony brown • ian carr-harris
 robin collyer • daniel dion
 et su schnee • pierre dorion
 wendy ennes • evergon
 andy labo • diane génier
 peter gnass •
 betty

goodwin •
 trevor gould •
 michel goulet • rose-
 marie goulet • shelagh
 keely • lizette lemieux •
 christiane lemire • marcel
 lemyre • sol lewitt • liz
 magor • john mcewen •
 joey morgan • marie-
 jeanne musiol • ron
 noganush • alain
 paiement • randy saharuni •
 mary scott • barbara steinman
 jana slerbak • jean-yves
 vigneau •

AXE NÉO-7
ART CONTEMPORAIN

205, rue Montcalm, Hull (Québec) J8Y 3B7 tél. : (819) 771-2122

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à
17h30 et sur rendez-vous

MICHEL PICOTTE

oeuvres récentes

L'exposition se poursuit
jusqu'au 30 mars

ACHETONS

PEINTURES ET SCULPTURES DE QUALITÉ

Mar. au ven. 10h00 - 17h30

sam. 10h00 - 17h00

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest

845-7171 et 845-7833

JEAN-FRANÇOIS HOULE ICÔNES

avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

Galerie Eka London

1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3616

Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

Guiseppe Fiore

Vernissage samedi le 23 mars de 15h. à 17h.
jusqu'au 20 avril

Andrée Marchand

Vernissage mercredi 27 mars de 17h. à 19h.
jusqu'au 20 avril.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464

Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h